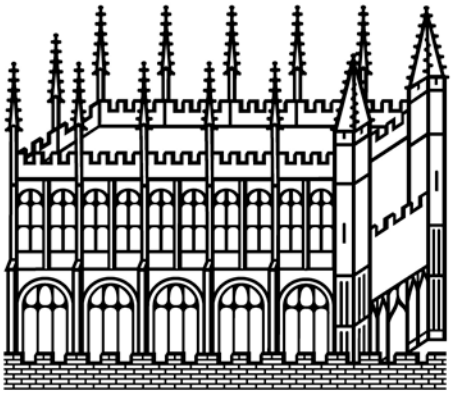


Bodleian Libraries

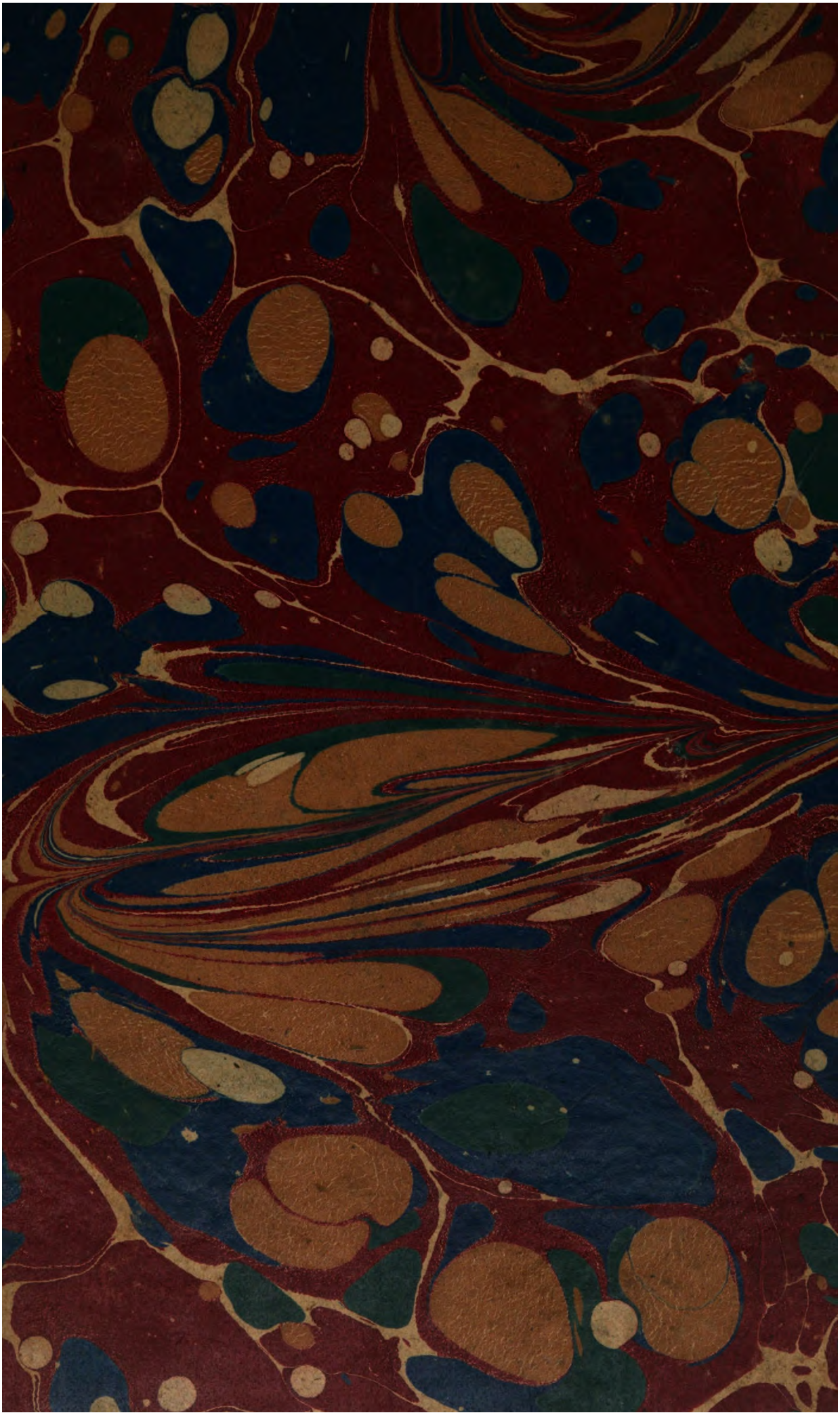
UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks

This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



Harmonies poétiques et religieuses

Alphonse de Lamartine

Vet. Fr. III B. 2805

ZAHAROFF
FUND

HARMONIES

POÉTIQUES ET RELIGIEUSES.

TOME SECOND.

IMPRIMERIE DE LACHEVARDIERE
RUE DU COLOMBIER, N. 30.

HARMONIES

POÉTIQUES ET RELIGIEUSES,

PAR ALPHONSE DE LAMARTINE.

TOME SECOND.

QUATRIÈME ÉDITION.

PARIS,

CHARLES GOSSELIN, LIBRAIRE,

RUE SAINT-GERMAIN-DES-PRÉS, N° 9.

M. DCCC XXX.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
26 JUL 1971
OF OXFORD
LIBRARY

HARMONIES

POÉTIQUES ET RELIGIEUSES.

LIVRE TROISIEME.

HARMONIE PREMIÈRE.

❀

Encore un Hymne.

Encore un Hymne.

Encore un hymne, ô ma lyre!
Un hymne pour le Seigneur,
Un hymne dans mon délire,
Un hymne dans mon bonheur!

Oh! qui me prêtera le regard de l'aurore,
Les ailes de l'oiseau, le vol de l'aquilon?
Pourquoi?—Pour te trouver, toi que mon âme adore,
Toi qui n'as ni séjour, ni symbole, ni nom!

Qu'ils sont heureux les sons qui partent de ma lyre!
D'un vol mélodieux ils s'élèvent vers toi;
Ils remontent d'eux-même au Dieu qui les inspire!
Et moi, Seigneur, et moi,
Je reste où je languis, je reste où je soupire!

Encore un hymne, ô ma lyre!
Un hymne pour le Seigneur,
Un hymne dans mon délire,
Un hymne dans mon bonheur!

Esprits qui balancez les astres sur nos têtes,
Vous, qui vivez de feu comme nous vivons d'air,
Anges qui respirez le tonnerre et l'éclair,
Soleil, foudres, rayons, cieux étoilés, tempêtes!
Parlez, est-il où vous êtes?
Dans tes abîmes, ô mer?

J'étais né pour briller où vous brillez vous-même,
Pour respirer là-haut ce que vous respirez,
Pour m'enivrer du jour dont vous vous enivrez,
Pour voir et réfléchir cette beauté suprême
Dont les yeux ici-bas sont en vain altérés!
Mon âme a l'œil de l'aigle, et mes fortes pensées,
Au but de leurs désirs volant comme des traits,
Chaque fois que mon sein respire, plus pressées
Que les colombes des forêts,

Montent, montent toujours, par d'autres remplacées,
Et ne redescendent jamais!

Les reverrai-je un jour? mon Dieu! reviendront-elles,
Ainsi que le ramier qui traversa les flots,
M'apporter un rameau des palmes immortelles
Et me dire : Là haut, est un nid pour nos ailes,
Une terre, un lieu de repos!

Encore un hymne, ô ma lyre!
Un hymne pour le Seigneur,
Un hymne dans mon délire,
Un hymne dans mon bonheur!

Mon âme est un torrent qui descend des montagnes

Et qui roule sans fin ses vagues sans repos
A travers les vallons, les plaines, les campagnes,
Où leur pente entraîne ses flots;
Il fuit quand le jour meurt, il fuit quand naît l'aurore;
La nuit revient, il fuit; le jour, il fuit encore;
Rien ne peut ni tarir ni suspendre son cours,
Jusqu'à ce qu'à la mer, où ses ondes sont nées,
Il rende en murmurant ses vagues déchaînées,
Et se repose enfin, en elle, et pour toujours!

Mon âme est un vent de l'aurore
Qui s'élève avec le matin,
Qui brûle, renverse, dévore
Tout ce qu'il trouve en son chemin,
Rien n'entrave son vol rapide,
Il fait trembler la tour comme la feuille aride
Et le mât du vaisseau comme un roseau pliant;

Il roule en plis de feu le tonnerre et la nue,
Et, quand il a passé, laisse la terre nue
Comme la main du mendiant;
Jusqu'à ce qu'épuisé de sa fuite éternelle,
Et comme un doux ramier de sa course lassé,
Il vienne fermer son aile
Dans la main qui l'a lancé.

Toi qui donnes sa pente au torrent des collines,
Toi qui prêtes son aile au vent pour s'exhaler,
Où donc es-tu, Seigneur? Parle, où faut-il aller?
N'est-il pas des ailes divines,
Pour que mon âme aussi puisse enfin s'envoler?

Encore un hymne, ô ma lyre!
Un hymne pour le Seigneur,

Un hymne dans mon délire,
Un hymne dans mon bonheur!

Je voudrais être la poussière
Que le vent dérobe au sillon,
La feuille que l'automne enlève en tourbillon,
L'atome flottant de lumière
Qui remonte le soir aux bords de l'horizon;
Le son lointain qui s'évapore,
L'éclair, le regard, le rayon,
L'étoile qui se perd dans ce ciel diaphane,
Ou l'aigle qui va le braver,
Tout ce qui monte, enfin, ou vole, ou flotte, ou plane,
Pour me perdre, Seigneur! me perdre ou te trouver!

Encore un hymne, ô ma lyre!
Encore un hymne au Seigneur,
Un hymne dans mon délire,
Un hymne dans mon bonheur!

HARMONIE DEUXIÈME.

❀

Milly, ou la Terre natale.

Milly, ou la Terre natale.

*

Pourquoi le prononcer ce nom de la patrie?
Dans son brillant exil mon cœur en a frémi;
Il résonne de loin dans mon âme attendrie,
Comme les pas connus ou la voix d'un ami.

Montagnes que voilait le brouillard de l'automne,
Vallons que tapissait le givre du matin,
Saules dont l'émondeur effeuillait la couronne,
Vieilles tours que le soir dorait dans le lointain,

Murs noircis par les ans, coteaux, sentier rapide,
Fontaine où les pasteurs accroupis tour à tour
Attendaient goutte à goutte une eau rare et limpide,
Et, leur urne à la main, s'entretenaient du jour,

Chaumière où du foyer étincelait la flamme,
Toits que le pèlerin aimait à voir fumer,
Objets inanimés, avez-vous donc une âme
Qui s'attache à notre âme et la force d'aimer?

J'ai vu des cieux d'azur, où la nuit est sans voiles,
Dorés jusqu'au matin sous les pieds des étoiles,

Arrondir sur mon front dans leur arc infini
Leur dôme de cristal qu'aucun vent n'a terni!
J'ai vu des monts voilés de citrons et d'olives
Réfléchir dans les flots leurs ombres fugitives,
Et dans leurs frais vallons, au souffle du zéphyr,
Bercer sur l'épi mûr le cep prêt à mûrir;
Sur des bords où les mers ont à peine un murmure,
J'ai vu des flots brillans l'onduleuse ceinture
Presser et relâcher dans l'azur de ses plis
De leurs caps dentelés les contours assouplis,
S'étendre dans le golfe en nappes de lumière,
Blanchir l'écueil fumant de gerbes de poussière,
Porter dans le lointain d'un occident vermeil
Des îles qui semblaient le lit d'or du soleil,
Ou s'ouvrant devant moi sans rideau, sans limite,
Me montrer l'infini que le mystère habite!
J'ai vu ces fiers sommets, pyramides des airs,
Où l'été repliait le manteau des hivers,

Jusqu'au sein des vallons descendant par étages,
Entrecouper leurs flancs de hameaux et d'ombrages,
De pics et de rochers ici se hérisser,
En pentes de gazon plus loin fuir et glisser,
Lancer en arcs fumans, avec un bruit de foudre,
Leurs torrens en écume et leurs fleuves en poudre,
Sur leurs flancs éclairés, obscurcis tour à tour,
Former des vagues d'ombre et des îles de jour,
Creuser de frais vallons que la pensée adore,
Remonter, redescendre et remonter encore,
Puis des derniers degrés de leurs vastes remparts,
A travers les sapins et les chênes épars,
Dans le miroir des lacs qui dorment sous leur ombre
Jeter leurs reflets verts ou leur image sombre,
Et sur le tiède azur de ces limpides eaux
Faire onduler leur neige et flotter leurs coteaux !
J'ai visité ces bords et ce divin asile
Qu'a choisis pour dormir l'ombre du doux Virgile,

Ces champs que la Sibylle à ses yeux déroula,
Et Cume et l'Élysée; et mon cœur n'est pas là!...

•

Mais il est sur la terre une montagne aride
Qui ne porte en ses flancs ni bois ni flot limpide,
Dont par l'effort des ans l'humble sommet miné,
Et sous son propre poids jour par jour incliné,
Dépouillé de son sol fuyant dans les ravines,
Garde à peine un buis sec qui montre ses racines,
Et se couvre partout de rocs prêts à crouler
Que sous son pied léger le chevreau fait rouler.
Ces débris par leur chute ont formé d'âge en âge
Un coteau qui décroît et, d'étage en étage,
Porte, à l'abri des murs dont ils sont étayés,
Quelques avares champs de nos sueurs payés,
Quelques ceps dont les bras, cherchant en vain l'érable,
Serpentent sur la terre ou rampent sur le sable,

Quelques buissons de ronce, où l'enfant des hameaux
Cueille un fruit oublié qu'il dispute aux oiseaux,
Où la maigre brebis des chaumières voisines
Broute en laissant sa laine en tribut aux épines;
Lieux que ni le doux bruit des eaux pendant l'été,
Ni le frémissement du feuillage agité,
Ni l'hymne aérien du rossignol qui veille,
Ne rappellent au cœur, n'enchantent pour l'oreille;
Mais que, sous les rayons d'un ciel toujours d'airain,
La cigale assourdit de son cri souterrain.
Il est dans ces déserts un toit rustique et sombre
Que la montagne seule abrite de son ombre,
Et dont les murs, battus par la pluie et les vents,
Portent leur âge écrit sous la mousse des ans.
Sur le seuil désuni de trois marches de pierre
Le hasard a planté les racines d'un lierre
Qui, redoublant cent fois ses nœuds entrelacés,
Cache l'affront du temps sous ses bras élancés,

Et, recourbant en arc sa volute rustique,
Fait le seul ornement du champêtre portique.
Un jardin qui descend au revers d'un coteau,
Y présente au couchant son sable altéré d'eau ;
La pierre sans ciment, que l'hiver a noircie,
En borne tristement l'enceinte rétrécie;
La terre, que la bêche ouvre à chaque saison,
Y montre à nu son sein sans ombre et sans gazon ;
Ni tapis émaillés, ni cintres de verdure,
Ni ruisseau sous des bois, ni fraîcheur, ni murmure;
Seulement sept tilleuls par le soc oubliés,
Protégeant un peu d'herbe étendue à leurs piés,
Y versent dans l'automne une ombre tiède et rare,
D'autant plus douce au front sous un ciel plus avare;
Arbres dont le sommeil et des songes si beaux
Dans mon heureuse enfance habitaient les rameaux!
Dans le champêtre enclos qui soupire après l'onde,
Un puits dans le rocher cache son eau profonde,

Où le vieillard qui puise, après de longs efforts,
Dépose en gémissant son urne sur les bords;
Une aire où le fléau sur l'argile étendue
Bat à coups cadencés la gerbe répandue,
Où la blanche colombe et l'humble passereau
Se disputent l'épi qu'oublia le râteau;
Et sur la terre épars des instrumens rustiques,
Des jougs rompus, des chars dormant sous les portiques,
Des essieux dont l'ornière a brisé les rayons
Et des socs émoussés qu'ont usés les sillons.

Rien n'y console l'œil de sa prison stérile,
Ni les dômes dorés d'une superbe ville,
Ni le chemin poudreux, ni le fleuve lointain,
Ni les toits blanchissans aux clartés du matin;
Seulement, répandus de distance en distance,
De sauvages abris qu'habite l'indigence,

Le long d'étroits sentiers en désordre semés,
Montrent leur toit de chaume et leurs murs enfumés,
Où le vieillard, assis au seuil de sa demeure,
Dans son berceau de jonc endort l'enfant qui pleure;
Enfin un sol sans ombre et des cieux sans couleur,
Et des vallons sans onde! — Et c'est là qu'est mon cœur!
Ce sont là les séjours, les sites, les rivages
Dont mon âme attendrie évoque les images,
Et dont pendant les nuits mes songes les plus beaux
Pour enchanter mes yeux composent leurs tableaux!

Là chaque heure du jour, chaque aspect des montagnes,
Chaque son qui le soir s'élève des campagnes,
Chaque mois qui revient, comme un pas des saisons,
Reverdir ou faner les bois ou les gazons,
La lune qui décroît ou s'arrondit dans l'ombre,
L'étoile qui gravit sur la colline sombre,

Les troupeaux des hauts lieux chassés par les frimas,
Des coteaux aux vallons descendant pas à pas,
Le vent, l'épine en fleurs, l'herbe verte ou flétrie,
Le soc dans le sillon, l'onde dans la prairie,
Tout m'y parle une langue aux intimes accens
Dont les mots entendus dans l'âme et dans les sens,
Sont des bruits, des parfums, des foudres, des orages,
Des rochers, des torrens, et ces douces images,
Et ces vieux souvenirs dormant au fond de nous,
Qu'un site nous conserve et qu'il nous rend plus doux.
Là mon cœur en tout lieu se retrouve lui-même!
Tout s'y souvient de moi, tout m'y connaît, tout m'aime!
Mon œil trouve un ami dans tout cet horizon,
Chaque arbre a son histoire et chaque pierre un nom.
Qu'importe que ce nom, comme Thèbe ou Palmire,
Ne nous rappelle pas les fastes d'un empire,
Le sang humain versé pour le choix des tyrans,
Ou ces fléaux de Dieu que l'homme appelle grands?

Ce site où la pensée a rattaché sa trame,
Ces lieux encor tout pleins des fastes de notre âme,
Sont aussi grands pour nous que ces champs du destin
Où naquit, où tomba quelque empire incertain :
Rien n'est vil! rien n'est grand! l'âme en est la mesure!
Un cœur palpite au nom de quelque humble masure,
Et sous les monumens des héros et des dieux
Le pasteur passe et siffle en détournant les yeux!

Voilà le banc rustique où s'asseyait mon père,
La salle où résonnait sa voix mâle et sévère,
Quand les pasteurs assis sur leurs socs renversés
Lui comptaient les sillons par chaque heure tracés,
Ou qu'encor palpitant des scènes de sa gloire,
De l'échafaud des rois il nous disait l'histoire,
Et, plein du grand combat qu'il avait combattu,
En racontant sa vie enseignait la vertu!

Voilà la place vide où ma mère à toute heure
Au plus léger soupir sortait de sa demeure,
Et, nous faisant porter ou la laine ou le pain,
Vêtissait l'indigence ou nourrissait la faim;
Voilà les toits de chaume où sa main attentive
Versait sur la blessure ou le miel ou l'olive,
Ouvrait près du chevet des vieillards expirans
Ce livre où l'espérance est permise aux mourans,
Recueillait leurs soupirs sur leur bouche oppressée,
Faisait tourner vers Dieu leur dernière pensée,
Et tenant par la main les plus jeunes de nous,
A la veuve, à l'enfant, qui tombaient à genoux,
Disait, en essuyant les pleurs de leurs paupières :
Je vous donne un peu d'or, rendez-leur vos prières!
Voilà le seuil, à l'ombre, où son pied nous berçait,
La branche du figuier que sa main abaissait,
Voici l'étroit sentier où, quand l'airain sonore,
Dans le temple lointain vibrait avec l'aurore,

Nous montions sur sa trace à l'autel du Seigneur
Offrir deux purs encens, innocence et bonheur!
C'est ici que sa voix pieuse et solennelle
Nous expliquait un Dieu que nous sentions en elle,
Et nous montrant l'épi dans son germe enfermé,
La grappe distillant son breuvage embaumé,
La génisse en lait pur changeant le suc des plantes,
Le rocher qui s'entr'ouvre aux sources ruisselantes,
La laine des brebis dérobée aux rameaux
Servant à tapisser les doux nids des oiseaux,
Et le soleil exact à ses douze demeures,
Partageant aux climats les saisons et les heures,
Et ces astres des nuits que Dieu seul peut compter,
Mondes où la pensée ose à peine monter,
Nous enseignait la foi par la reconnaissance,
Et faisait admirer à notre simple enfance
Comment l'astre et l'insecte invisible à nos yeux
Avaient, ainsi que nous, leur père dans les cieux!

Ces bruyères, ces champs, ces vignes, ces prairies,
Ont tous leurs souvenirs et leurs ombres chéries.
Là, mes sœurs folâtraient, et le vent dans leurs jeux
Les suivait en jouant avec leurs blonds cheveux!
Là, guidant les bergers aux sommets des collines,
J'allumais des bûchers de bois mort et d'épines,
Et mes yeux, suspendus aux flammes du foyer,
Passaient heure après heure à les voir ondoyer.
Là, contre la fureur de l'aquilon rapide
Le saule caverneux nous prêtait son tronc vide,
Et j'écoutais siffler dans son feuillage mort
Des brises dont mon âme a retenu l'accord.
Voilà le peuplier qui, penché sur l'abîme,
Dans la saison des nids nous berçait sur sa cime,
Le ruisseau dans les prés dont les dormantes eaux
Submergeaient lentement nos barques de roseaux,
Le chêne, le rocher, le moulin monotone,
Et le mur au soleil où, dans les jours d'automne,

Je venais sur la pierre, assis près des vieillards,
Suivre le jour qui meurt de mes derniers regards !
Tout est encor debout ; tout renaît à sa place ;
De nos pas sur le sable on suit encor la trace ;
Rien ne manque à ces lieux qu'un cœur pour en jouir,
Mais, hélas ! l'heure baisse et va s'évanouir !

La vie a dispersé, comme l'épi sur l'aire,
Loin du champ paternel les enfans et la mère,
Et ce foyer chéri ressemble aux nids déserts
D'où l'hirondelle a fui pendant de longs hivers !
Déjà l'herbe qui croît sur les dalles antiques
Efface autour des murs les sentiers domestiques,
Et le lierre, flottant comme un manteau de deuil,
Couvre à demi la porte et rampe sur le seuil ;
Bientôt peut-être...! écarte, ô mon Dieu ! ce présage !
Bientôt un étranger, inconnu du village,

Viendra, l'or à la main, s'emparer de ces lieux
Qu'habite encor pour nous l'ombre de nos aïeux,
Et d'où nos souvenirs des berceaux et des tombes
S'enfuiront à sa voix, comme un nid de colombes
Dont la hache a fauché l'arbre dans les forêts,
Et qui ne savent plus où se poser après !

Ne permets pas, Seigneur, ce deuil et cet outrage !
Ne souffre pas, mon Dieu, que notre humble héritage
Passe de mains en mains troqué contre un vil prix,
Comme le toit du vice ou le champ des proscrits !
Qu'un avide étranger vienne d'un pied superbe
Fouler l'humble sillon de nos berceaux sur l'herbe,
Dépouiller l'orphelin, grossir, compter son or
Aux lieux où l'indigence avait seule un trésor,
Et blasphémer ton nom sous ces mêmes portiques
Où ma mère à nos voix enseignait tes cantiques !

Ah! que plutôt cent fois, aux vents abandonné,
Le toit pende en lambeaux sur le mur incliné;
Que les fleurs du tombeau, les mauves, les épines,
Sur les parvis brisés germent dans les ruines!
Que le lézard dormant s'y réchauffe au soleil,
Que Philomèle y chante aux heures du sommeil,
Que l'humble passereau, les colombes fidèles,
Y rassemblent en paix leurs petits sous leurs ailes,
Et que l'oiseau du ciel vienne bâtir son nid
Aux lieux où l'innocence eut autrefois son lit!

Ah! si le nombre écrit sous l'œil des destinées
Jusqu'aux cheveux blanchis prolonge mes années,
Puissé-je, heureux vieillard, y voir baisser mes jours
Parmi ces monumens de mes simples amours!
Et quand ces toits bénis et ces tristes décombres
Ne seront plus pour moi peuplés que par des ombres,

Y retrouver au moins dans les noms, dans les lieux,
Tant d'êtres adorés disparus de mes yeux!
Et vous, qui survivrez à ma cendre glacée,
Si vous voulez charmer ma dernière pensée,
Un jour, élevez-moi...! non ! ne m'élevez rien!
Mais près des lieux où dort l'humble espoir du chrétien,
Creusez-moi dans ces champs la couche que j'envie
Et ce dernier sillon où germe une autre vie!
Étendez sur ma tête un lit d'herbes des champs
Que l'agneau du hameau broute encore au printemps,
Où l'oiseau dont mes sœurs ont peuplé ces asiles
Vienne aimer et chanter durant mes nuits tranquilles ;
Là, pour marquer la place où vous m'allez coucher,
Roulez de la montagne un fragment du rocher;
Que nul ciseau surtout ne le taille et n'efface
La mousse des vieux jours qui brunit sa surface,
Et d'hiver en hiver incrustée à ses flancs,
Donne en lettre vivante une date à ses ans!

Point de siècle ou de nom sur cette agreste page !
Devant l'Éternité tout siècle est du même âge,
Et celui dont la voix réveille le trépas
Au défaut d'un vain nom ne nous oublîra pas!
Là, sous des cieux connus, sous les collines sombres,
Qui couvrirent jadis mon berceau de leurs ombres,
Plus près du sol natal, de l'air et du soleil,
D'un sommeil plus léger j'attendrai le réveil!
Là ma cendre, mêlée à la terre qui m'aime,
Retrouvera la vie avant mon esprit même,
Verdira dans les prés, fleurira dans les fleurs,
Boira des nuits d'été les parfums et les pleurs;
Et quand du jour sans soir la première étincelle
Viendra m'y réveiller pour l'aurore éternelle,
En ouvrant mes regards je reverrai des lieux
Adorés de mon cœur et connus de mes yeux,
Les pierres du hameau, le clocher, la montagne,
Le lit sec du torrent et l'aride campagne ;

Et rassemblant de l'œil tous les êtres chéris,
Dont l'ombre près de moi dormait sous ces débris
Avec des sœurs, un père et l'âme d'une mère,
Ne laissant plus de cendre en dépôt à la terre,
Comme le passager qui des vagues descend,
Jette encore au navire un œil reconnaissant,
Nos voix diront ensemble à ces lieux pleins de charmes
L'adieu, le seul adieu qui n'aura point de larmes!

HARMONIE TROISIÈME.

❀

Le Cri de l'Ame.

Le Cri de l'Ame.

Quand le souffle divin qui flotte sur le monde
S'arrête sur mon âme ouverte au moindre vent,

Et la fait tout-à-coup frissonner comme une onde
Où le cygne s'abat dans un cercle mouvant!

Quand mon regard se plonge au rayonnant abîme,
Où luisent ces trésors du riche firmament,
Ces perles de la nuit que son souffle ranime,
Des sentiers du Seigneur innombrable ornement!

Quand d'un ciel de printemps l'aurore qui ruisselle,
Se brise et rejaillit en gerbes de chaleur,
Que chaque atome d'air roule son étincelle,
Et que tout sous mes pas devient lumière ou fleur!

Quand tout chante ou gazouille, ou roucoule ou bourdonn
Que d'immortalité tout semble se nourrir,

Et que l'homme ébloui de cet air qui rayonne,
Croit qu'un jour si vivant ne pourra plus mourir!

Quand je roule en mon sein mille pensers sublimes,
Et que mon faible esprit ne pouvant les porter,
S'arrête en frissonnant sur les derniers abîmes,
Et, faute d'un appui, va s'y précipiter!

Quand, dans le ciel d'amour où mon âme est ravie,
Je presse sur mon cœur un fantôme adoré,
Et que je cherche en vain des paroles de vie
Pour l'embraser du feu dont je suis dévoré!

Quand je sens qu'un soupir de mon âme oppressée
Pourrait créer un monde en son brûlant essor,

Que ma vie userait le temps, que ma pensée
En remplissant le ciel déborderait encor!

Jehova! Jehova! ton nom seul me soulage!
Il est le seul écho qui réponde à mon cœur!
Ou plutôt ces élans, ces transports sans langage,
Sont eux-même un écho de ta propre grandeur!

Tu ne dors pas souvent dans mon sein, nom sublime!
Tu ne dors pas souvent sur mes lèvres de feu :
Mais chaque impression t'y trouve et t'y ranime,
Et le cri de mon âme est toujours toi, mon Dieu!

HARMONIE QUATRIÈME.

Le Retour.

Au comte Xavier de Maistre,

AUTEUR DU LÉPREUX.

Le Retour.

*

Salut au nom des cieux, des monts et des rivages
Où s'écoulèrent tes beaux jours,
Voyageur fatigué qui reviens sur nos plages
Demander à tes champs leurs antiques ombrages,
A ton cœur ses premiers amours !

Que de jours ont passé sur ces chères empreintes !
Que d'adieux éternels ! que de rêves déçus !
Que de liens brisés ! que d'amitiés éteintes !
Que d'échos assoupis qui ne répondent plus !
Moins de flots ont roulé sur les sables de Laisse *
Moins de rides d'azur ont sillonné son sein,
Et des arbres vieillis qui couvraient ta jeunesse,
Moins de feuilles d'automne ont jonché le chemin !
Ah ! de nos jours mortels trop rapide est la course,
On regrette la vie avant d'avoir vécu !
Et le flot qui jamais ne remonte à sa source,
Ne revoit pas deux fois le doux bord qu'il a vu !

Ah ! si du moins dans nos années
Les jours perdus ne comptaient pas !
Si les jalouses destinées
Les oubliaient sous leur compas !

* Nom d'un torrent de Savoie.

Mais hélas ! la mousse ou la lie
Du calice étroit de la vie
Comble également les contours !
Quand il est tari, l'homme expire ;
Les pleurs comptent pour le sourire,
Les nuits d'exil pour de beaux jours !

Je sais qu'après un long orage,
Brisé d'efforts et de douleur,
Tu fus recueilli sur la plage
Par un peuple ami du malheur !
Qu'une juste reconnaissance,
Comme une seconde naissance,
T'apprit à bénir d'autres lieux,
Qu'au sein d'une épouse chérie,
L'amour te fit une patrie
Loin des tombeaux de tes aïeux !

Cependant il est doux de respirer encore
Cet air du ciel natal où l'on croit rajeunir,
Cet air qu'on respira dès sa première aurore,
Cet air tout embaumé d'antiques souvenirs !
Il est doux de le voir balancer le feuillage
Du chêne couronné qui prêta son ombrage
A nos rêves au fond des bois,
Ou, comme un vieil ami dont on connaît la voix,
De l'entendre siffler sur l'herbe des collines,
Et prolonger le soir, à travers les ruines,
Les sourds murmures d'autrefois !

Il est doux de s'asseoir au foyer de ses pères,
A ce foyer jadis de vertus couronné,
Et de dire, en montrant le siége abandonné :
Ici chantait ma sœur, là méditaient mes frères,
Là ma mère allaitait son charmant nouveau-né ;

Là le vieux serviteur nous contait l'aventure
Des deux jumeaux perdus dans la forêt obscure,
Là le fils de la veuve emportait notre pain;
Là, sur le seuil couvert de deux figuiers antiques,
A l'heure où les brebis rentraient aux toits rustiques,
Le chien du mendiant venait lécher ma main!

Notre âme, en remontant à ses premières heures,
Ranime tour à tour ces fantômes chéris
Et s'attache aux débris de ces chères demeures,
S'il en reste au moins un débris!

Ainsi, quand nous cherchons en vain dans nos pensées
D'un air qui nous charmait les traces effacées,
Si quelque souffle harmonieux
Effleurant au hasard la harpe détendue,

En tire seulement une note perdue,
Des larmes roulent dans nos yeux !
D'un seul son retrouvé l'air entier se réveille,
Il rajeunit notre âme et remplit notre oreille
D'un souvenir mélodieux !

O sensible exilé ! tu les as retrouvées
Ces images de loin, toujours, toujours rêvées,
Et ces débris vivans de tes jours de bonheur :
Tes yeux ont contemplé tes montagnes si chères,
Et ton berceau champêtre, et le toit de tes pères ;
Et des flots de tristesse ont monté dans ton cœur !
Nous passons ! nous passons ! ce refrain monotone,
Hélas ! est toujours neuf et toujours répété ;
Tant l'homme, que toujours son inconstance étonne,
Se sent fait pour l'éternité !

Nous passons ! et déjà dans la race nouvelle,
Ton œil sous les vieux noms voit des hommes nouveaux ;
Ton cœur qui l'interroge est étranger pour elle,
Et tu connaîtrais mieux le peuple des tombeaux.

De ses longs souvenirs retrouvant quelque trace,
A peine un vieil ami qui s'éveille à ton nom
Demande si c'est là ce conteur plein de grâce
Qui, sous son prisme heureux multipliant l'espace,
Entre les quatre murs de son étroit donjon,
Voyageait si gaîment autour de sa prison ?
Non, non, c'est le lépreux étranger sur la terre,
Qui, le soir, du sommet de sa tour solitaire,
Contemple en soupirant les fêtes du hameau,
Et, dans ce peuple heureux ne comptant plus de frères,
Plus d'amante ou de sœur dans toutes ces bergères,
Met la main sur ses yeux et demande un tombeau !

Cependant, du génie aimable privilège,
Ton front se couvre en vain de sa première neige,
L'infortune et l'exil, et la mort et le temps
Ont en vain décimé tes amis de vingt ans;
Séduits par tes écrits, enchaînés par ta grâce,
Des amis inconnus viennent briguer leur place,
Ils renaîtront pour toi jusqu'à tes derniers jours;
Que dis-je? Quand la mort, sous un verd mausolée,
Rendant un peu de terre à ton ombre exilée,
Couvrira de gazon le fils de la vallée,
Des amis? ta mémoire en gardera toujours;
Ils y viendront pleurer et cette grâce attique,
Et cet accent naïf, tendre, mélancolique,
Qui sans les demander fait ruisseler nos pleurs;
De leurs jeunes vertus tu nourriras la flamme;
Et se sentant meilleurs, ils diront: C'est son âme
Qui de ses doux écrits a passé dans nos cœurs!

Mais quelle est, diras-tu, cette voix inconnue
Qui sous mon propre toit m'accueille et me salue?
Aux rives de mon lac cet ami m'est-il né?
A-t-il respiré l'air de ma tiède vallée,
Ou foulé sous ses pas l'herbe que j'ai foulée
Au pied du Nivolay * d'étoiles couronné?
De quel droit ose-t-il, étranger sur ces rives...?
... Étranger? J'en appelle à tes vagues plaintives,
Beau lac dont j'ai souvent recueilli les accords,
Torrens aux flots glacés, j'en appelle à vos bords,
A vous, vallons de paix! à vous, simples demeures
Où l'hospitalité me fit bénir les heures!
Où ton nom si souvent par les tiens répété
Me donna sur ton cœur un droit de parenté.

J'habitai plus que toi ces fortunés rivages,
J'adorai, j'aime encor ces monts coiffés d'orages,

* Montagne de Savoie.

Où la simplicité des âmes et des mœurs
Garde aux vieilles vertus l'asile de vos cœurs ;
Où la jeune amitié m'accueillit dès l'aurore,
Où l'amitié plus mûre est aussi tendre encore,
Où l'amour disparu dans l'ombre du trépas
Laissa partout pour moi l'empreinte de ses pas,
Et colore à mes yeux vos flots et vos collines
Ou d'un deuil éternel ou de splendeurs divines!
Où j'ai trouvé plus tard cet unique trésor
Plus rare que l'encens, plus précieux que l'or,
Charme, ornement, repos, colonne de la vie!
Enfin où d'une sœur dort la cendre chérie!
Où mes neveux un jour, de ta gloire héritiers,
Trouveront nos deux noms unis dans leurs quartiers :
Voilà, voilà mes droits, plus chers que les tiens même.
On est toujours, crois-moi, du pays que l'on aime ;
Mais si ton cœur jugeait ces titres mal acquis,
J'aimerais malgré toi la terre où tu naquis!...

HARMONIE CINQUIÈME.

❀

Hymne au Christ.

❀

A M. Manzoni.

Hymne au Christ.

*

Verbe incréé! source féconde
De justice et de liberté !
Parole qui guéris le monde !
Rayon vivant de vérité!

Est-il vrai que ta voix d'âge en âge entendue,
Pareille au bruit lointain qui meurt dans l'étendue,
N'a plus pour nous guider que des sons impuissans?
Et qu'une voix plus souveraine,
La voix de la parole humaine,
Étouffe à jamais tes accens?

Mais la raison c'est toi! mais cette raison même
Qu'était-elle avant l'heure où tu vins l'éclairer?
Nuage, obscurité, doute, combat, système,
Flambeau que notre orgueil portait pour s'égarer!

*

Le monde n'était que ténèbres,
Les doctrines sans foi luttaient comme des flots,
Et trompé, détrompé de leurs clartés funèbres,

L'esprit humain flottait noyé dans ce chaos ;
L'espérance ou la peur, au gré de leurs caprices,
Ravageaient tour à tour et repeuplaient les cieux,
La fourbe s'engraissait du sang des sacrifices,
Mille dieux attestaient l'ignorance des dieux !
Fouillez les cendres de Palmyre,
Fouillez les limons d'Osiris
Et ces panthéons où respire
L'ombre fétide encor de tous ces dieux proscrits !
Tirez de la fange ou de l'herbe,
Tirez ces dieux moulés, fondus, taillés, pétris,
Ces monstres mutilés, ces symboles flétris,
Et dites ce qu'était cette raison superbe
Quand elle adorait ces débris !

Ne sachant plus nommer les exploits ou les crimes,
Les noms tombaient du sort comme au hasard jetés,

La gloire suffisait aux âmes magnanimes,
Et les vertus les plus sublimes
N'étaient que des vices dorés!

Tu parais! ton verbe vole,
Comme autrefois la parole
Qu'entendit le noir chaos,
De la nuit tira l'aurore,
Des cieux sépara les flots
Et du nombre fit éclore
L'harmonie et le repos!
Ta parole créatrice
Sépare vertus et vice,
Mensonges et vérité;
Le maître apprend la justice,
L'esclave la liberté;
L'indigent le sacrifice,

Le riche la charité !
Un Dieu créateur et père,
En qui l'innocence espère,
S'abaisse jusqu'aux mortels !
La prière qu'il appelle
S'élève à lui libre et belle
Sans jamais souiller son aile
Des holocaustes cruels !
Nos iniquités, nos crimes,
Nos désirs illégitimes,
Voilà les seules victimes
Qu'on immole à ses autels !
L'immortalité se lève
Et brille au-delà des temps ;
L'espérance, divin rêve,
De l'exil que l'homme achève
Abrége les courts instans ;
L'amour céleste soulève

Nos fardeaux les plus pesans;
Le siècle éternel commence,
Le juste a sa conscience,
Le remords son innocence;
L'humble foi fait la science
Des sages et des enfans!
Et l'homme qu'elle console
Dans cette seule parole
Se repose deux mille ans!

Et l'esprit éclairé par tes lois immortelles,
Dans la sphère morale où tu guidas nos yeux,
Découvrit tout-à-coup plus de vertus nouvelles
Que, le jour où d'Herschell le verre audacieux
Porta l'œil étonné dans les célestes routes,
Le regard qui des nuits interroge les voûtes
Ne vit d'astres nouveaux pulluler dans les cieux!

*

Non jamais de ces feux qui roulent sur nos têtes,
Jamais de ce Sina qu'embrasaient les tempêtes,
Jamais de cet Horeb, trône de Jéhova,
Aux yeux des siècles n'éclata
Un foyer de clarté plus vive et plus féconde
Que cette vérité qui jaillit sur le monde
Des collines de Golgotha!

L'astre qu'à ton berceau le mage vit éclore,
L'étoile qui guida les bergers de l'aurore
Vers le Dieu couronné d'indigence et d'affront,
Répandit sur la terre un jour qui luit encore,
Que chaque âge à son tour reçoit, bénit, adore,
Qui dans la nuit des temps jamais ne s'évapore
Et ne s'éteindra pas quand les cieux s'éteindront!

*

Ils disent cependant que cet astre se voile,
Que les clartés du siècle ont vaincu cette étoile ;
Que ce monde vieilli n'a plus besoin de toi !
Que la raison est seule immortelle et divine,
Que la rouille des temps a rongé ta doctrine,
Et que de jour en jour de ton temple en ruine
Quelque pierre en tombant déracine ta foi !

O Christ ! il est trop vrai ! ton éclipse est bien sombre ;
La terre sur ton astre a projeté son ombre ;
Nous marchons dans un siècle où tout tombe à grand bruit.
Vingt siècles écroulés y mêlent leur poussière,
Fables et vérités, ténèbres et lumière
Flottent confusément devant notre paupière,
Et l'un dit : C'est le jour ! et l'autre : C'est la nuit !

Comme un rayon du ciel qui perce les nuages,
En traversant la fange et la nuit des vieux âges,
Ta parole a subi nos profanations !
L'œil impur des mortels souillerait le jour même !
L'imposture a terni la vérité suprême,
Et les tyrans, prenant ta foi pour diadème,
Ont doré de ton nom le joug des nations !

Mais, pareil à l'éclair qui tombant sur la terre
Remonte au firmament sans qu'une ombre l'altère,
L'homme n'a pu souiller ta loi de vérité !
L'ignorance a terni tes lumières sublimes,
La haine a confondu tes vertus et nos crimes,
Les flatteurs aux tyrans ont vendu tes maximes ;
Elle est encor justice, amour et liberté !

Et l'aveugle raison demande quels miracles
De cette loi vieillie attestent les oracles !
Ah ! le miracle est là permanent et sans fin !
Que cette vérité par ces flots d'impostures,
Que ce flambeau brillant par tant d'ombres obscures,
Que ce verbe incréé par nos lèvres impures
Ait passé deux mille ans et soit encor divin !

Que d'ombres, dites-vous !—Mais, ô flambeau des âges,
Tu n'avais pas promis des astres sans nuages !
L'œil humain n'est pas fait pour la pure clarté !
Point de jour ici-bas qu'un peu d'ombre n'altère ;
De sa propre splendeur Dieu se voile à la terre,
Et ce n'est qu'à travers la nuit et le mystère
Que l'œil peut voir le jour, l'homme la vérité !

Un siècle naît et parle, un cri d'espoir s'élève;
Le genre humain déçu voit lutter rêve et rêve,
Système, opinions, dogmes, flux et reflux;
Cent ans passent, le temps comme un nuage vide
Les roule avec l'oubli sous son aile rapide,
Quand il a balayé cette poussière aride
Que reste-t-il du siècle ? un mensonge de plus!

Mais l'ère où tu naquis, toujours, toujours nouvelle,
Luit au-dessus de nous comme une ère éternelle;
Une moitié des temps pâlit à ce flambeau,
L'autre moitié s'éclaire au jour de tes symboles,
Deux mille ans, épuisant leurs sagesses frivoles,
N'ont pas pu démentir une de tes paroles,
Et toute vérité date de ton berceau!

Et c'est en vain que l'homme, ingrat et las de croire,
De ses autels brisés et de son souvenir
Comme un songe importun veut enfin te bannir ;
Tu règnes malgré lui jusque dans sa mémoire,
Et du haut d'un passé rayonnant de ta gloire,
Tu jettes ta splendeur au dernier avenir!
Lumière des esprits, tu pâlis, ils pâlissent!
Fondement des états, tu fléchis, ils fléchissent!
Sève du genre humain, il tarit si tu meurs!
Racine de nos lois dans le sol enfoncée,
Partout où tu languis on voit languir les mœurs,
Chaque fibre à ton nom s'émeut dans tous les cœurs,
Et tu revis partout, jusque dans la pensée,
Jusque dans la haine insensée
De tes ingrats blasphémateurs!

Phare élevé sur des rivages

Que le temps n'a pu foudroyer,
Les lumières de tous les âges
Se concentrent dans ton foyer!
Consacrant l'humaine mémoire,
Tu guides les yeux de l'histoire
Jusqu'à la source d'où tout sort!
Les sept jours n'ont plus de mystère,
Et l'homme sait pourquoi la terre
Lutte entre la vie et la mort!

Ton pouvoir n'est plus le caprice
Des démagogues ou des rois;
Il est l'éternelle justice
Qui se réfléchit dans nos lois!
Ta vertu n'est plus ce problème,
Rêve qui se nourrit soi-même
D'orgueil et d'immortalité!

Elle est l'holocauste sublime
D'une volonté magnanime
A l'éternelle volonté!

Ta vérité n'est plus ce prisme
Où des temps chaque erreur a lui,
L'éclair qui jaillit du sophisme
Et s'évanouit avec lui!
Rayon de l'aurore éternelle,
Pure, féconde, universelle,
Elle éclaire tous les vivans;
Sublime égalité des âmes,
Pour les sages foudres et flammes,
Ombre et voile à l'œil des enfans!

Aliment qui contient la vie,

Chaleur dont le foyer est Dieu,
Germe qui croît et fructifie,
Ton verbe la sème en tout lieu!
Vérité palpable et pratique,
L'amour divin la communique
De l'œil à l'œil, du cœur au cœur!
Et sans proférer de paroles,
Des actions sont ses symboles,
Et des vertus sont sa splendeur!

Chaque instinct à ton joug nous lie,
L'homme naît, vit, meurt avec toi.
Chacun des anneaux de sa vie,
O Christ, est rivé par ta foi!
Souffrant, ses pleurs sont une offrande,
Heureux, son bonheur te demande
De bénir sa prospérité;

Et le mourant que tu consoles
Franchit armé de tes paroles
L'ombre de l'immortalité !

Tu gardes quand l'homme succombe
Sa mémoire après le trépas,
Et tu rattaches à la tombe
Les liens brisés ici-bas ;
Les pleurs tombés de la paupière
Ne mouillent plus la froide pierre ;
Mais de ces larmes s'abreuvant,
La prière, union suprême,
Porte la paix au mort qu'elle aime,
Rapporte l'espoir au vivant !

Prix divin de tout sacrifice,

Tout bien se nourrit de ta foi!
De quelque mal qu'elle gémisse
L'humanité se tourne à toi!
Si je demande à chaque obole,
A chaque larme qui console,
A chaque généreux pardon,
A chaque vertu qu'on me nomme,
En quel nom consolez-vous l'homme?
Ils me répondent: En son nom!

C'est toi dont la pitié plus tendre
Verse l'aumône à pleines mains,
Guide l'aveugle et vient attendre
Le voyageur sur les chemins!
C'est toi qui, dans l'asile immonde
Où les déshérités du monde
Viennent pour pleurer et souffrir,

Donne au vieillard de saintes filles,
A l'enfant sans nom des familles,
Au malade un lit pour mourir !

Tu vis dans toutes les reliques,
Temple debout ou renversé,
Autels, colonnes, basiliques,
Tout est à toi dans le passé !
Tout ce que l'homme élève encore,
Toute demeure où l'on adore,
Tout est à toi dans l'avenir !
Les siècles n'ont pas de poussière,
Les collines n'ont pas de pierre
Qui ne porte ton souvenir !

Enfin, vaste et puissante idée,

Plus forte que l'esprit humain,
Toute âme est pleine, est obsédée
De ton nom qu'elle évoque en vain!
Préférant ses doutes funèbres,
L'homme amasse en vain les ténèbres,
Partout ta splendeur le poursuit!
Et, comme au jour qui nous éclaire,
Le monde ne peut s'y soustraire
Qu'en se replongeant dans la nuit!

*

Et tu meurs? Et ta foi dans un lit de nuages
S'enfonce pour jamais sous l'horizon des âges,
Comme un de ses soleils que le ciel a perdus,
Dont l'astronome dit: C'était là qu'il n'est plus!
Et les fils de nos fils dans les lointaines ères
Feraient aussi leur fable avec tes saints mystères?

Et parleraient un jour de l'homme de la croix
Comme des dieux menteurs disparus à ta voix,
De ces porteurs de foudre ou du vil caducée,
Rèves dont au réveil a rougi la pensée?
Mais tous ces dieux, ô Christ! n'avaient rien apporté
Qu'une ombre plus épaisse à notre obscurité!
Mais du délire humain lâche et honteux symbole,
Ils croulèrent d'eux-même au bruit de ta parole;
Mais tu venais asseoir sur leur trône abattu
Le Dieu de vérité, de grâce et de vertu!
Leurs lois se trahissaient devant les lois chrétiennes!
Mais où sont les vertus qui démentent les tiennes?
Pour éclipser ton jour quel jour nouveau paraît?
Toi qui les remplaças, qui te remplacerait?

*

Ah! qui sait si cette ombre où pâlit ta doctrine

Est une décadence — ou quelque nuit divine,
Quelque nuage faux prêt à se déchirer,
Où ta foi va monter et se transfigurer,
Comme aux jours de ta vie humaine et méconnue
Tu te transfiguras toi-même dans la nue,
Quand ta divinité reprenant son essor,
Un jour sorti de toi revêtit le Thabor,
Dans ton vol glorieux te balança sans ailes,
Éblouit les regards des disciples fidèles,
Et, pour les consoler de ton prochain adieu,
Homme prêt à mourir, te montra déjà Dieu?

*

Oui! de quelque faux nom que l'avenir te nomme,
Nous te saluons Dieu! car tu n'es pas un homme!
L'homme n'eût pas trouvé dans notre infirmité
Ce germe tout divin de l'immortalité,

La clarté dans la nuit, la vertu dans le vice,
Dans l'égoïsme étroit la soif du sacrifice!
Dans la lutte la paix, l'espoir dans la douleur,
Dans l'orgueil révolté l'humilité du cœur,
Dans la haine l'amour, le pardon dans l'offense,
Et dans le repentir la seconde innocence!
Notre encens à ce prix ne saurait s'égarer,
Et j'en crois des vertus qui se font adorer!

*

Repos de notre ignorance,
Tes dogmes mystérieux
Sont un temple à l'espérance
Montant de la terre aux cieux!
Ta morale chaste et sainte
Embaume sa pure enceinte
De paix, de grâce et d'amour,

Et l'air que l'âme y respire
A le parfum du zéphyre
Qu'Éden exhalait un jour!

Dès que l'humaine nature
Se plie au joug de ta foi,
Elle s'élève et s'épure
Et se divinise en toi!
Toutes ses vaines pensées
Montent du cœur, élancées
Aussi haut que son destin;
L'homme revient en arrière,
Fils égaré de lumière
Qui retrouve son chemin!

Les troubles du cœur s'apaisent,

L'âme n'est qu'un long soupir ;
Tous les vains désirs se taisent
Dans un immense désir !
La paix, volupté nouvelle,
Sens de la vie éternelle,
En a la sérénité !
Du chrétien la vie entière
N'est qu'une longue prière
Un hymne en action à l'immortalité !

Et les vertus les plus rudes
Du stoïque triomphant
Sont les humbles habitudes
De la femme et de l'enfant !
Et la terre transformée
N'est qu'une route semée
D'ombrages délicieux,

Où l'homme en l'homme a son frère !
Où l'homme à Dieu dit : Mon père !
Où chaque pas mène aux cieux !

*

O toi qui fis lever cette seconde aurore,
Dont un second chaos vit l'harmonie éclore,
Parole qui portais avec la vérité
Justice et tolérance, amour et liberté !
Règne à jamais, ô Christ, sur la raison humaine,
Et de l'homme à son Dieu sois la divine chaîne !
Illumine sans fin de tes feux éclatans
Les siècles endormis dans le berceau des temps !
Et que ton nom, légué pour unique héritage,
De la mère à l'enfant descende d'âge en âge,
Tant que l'œil dans la nuit aura soif de clarté,
Et le cœur d'espérance et d'immortalité !

Tant que l'humanité plaintive et désolée
Arrosera de pleurs sa terrestre vallée,
Et tant que les vertus garderont leurs autels,
Ou n'auront pas changé de nom chez les mortels!

Pour moi, soit que ton nom ressuscite ou succombe,
O Dieu de mon berceau, sois le Dieu de ma tombe!
Plus la nuit est obscure et plus mes faibles yeux
S'attachent au flambeau qui pâlit dans les cieux ;
Et quand l'autel brisé que la foule abandonne
S'écroulerait sur moi!... temple que je chéris,
Temple où j'ai tout reçu, temple où j'ai tout appris,
J'embrasserais encor ta dernière colonne,
Dussé-je être écrasé sous tes sacrés débris!

HARMONIE SIXIÈME.

❀

Epître à M. de Sainte-Beuve,

EN RÉPONSE A DES VERS ADRESSÉS PAR LUI A L'AUTEUR,

OU

Conversation.

Epître à M. de Sainte-Beuve.

*

Oui, mon cœur s'en souvient, de cette heure tranquille,
Qu'à l'ombre d'un tilleul, loin des toits de la ville,
Nous passâmes ensemble au jardin des Chartreux;
Je vois encor d'ici le tronc large et noueux,
Et les mots qu'à ses pieds, de mon bâton d'érable,

En t'écoutant rêver, je traçais sur le sable ;
Nous parlâmes du cœur, comme deux vieux amis
Au foyer l'un de l'autre, à la campagne, admis,
Heureux, après dix ans, du soir qui les rassemble,
A table, sans témoins, s'entretiennent ensemble,
Tandis que le flambeau par les heures rongé,
S'use pour éclairer l'entretien prolongé,
Et qu'un vin goutte à goutte épuisé dans le verre
Rougit encor le fond de la coupe sincère.

J'avais pourtant noté d'un doigt réprobateur
Tes vers trop tôt ravis à l'amour de l'auteur,
Tes vers où l'hyperbole, effort de la faiblesse,
Enflait d'un sens forcé le vide ou la mollesse ;
Tes vers, fruits imparfaits d'un arbre trop hâté,
Qui les laisse tomber au souffle de l'été,
Mais à qui sa racine étendue et profonde,

Et ce ciel amoureux qui lui prodigue l'onde,
Assurent, pour orner ses rameaux paternels,
Une sève plus forte et des jours éternels!
Ces vers en vain frappés d'un pénible anathème,
Mon cœur plus indulgent les excuse et les aime;
Sous ces mètres rompus qui boîtent en marchant,
Sous ces fausses couleurs au contraste tranchant,
Sous ce vernis trop vif qui fatigue la vue,
Sous cette vérité trop rampante ou trop nue,
On y sent ce qu'à l'art l'homme demande en vain,
Ce foyer créateur où couve un feu divin,
Feu dont les passions alimentent la flamme,
Chaleur que l'âme exhale et communique à l'âme *;
Devant le sentiment le goût est désarmé,
Et mon cœur ne retient que ce qui l'a charmé!

* M. de Sainte-Beuve n'avait pas encore publié *les Consolations* qui ont justifié les espérances des amis de son talent si intime et si original.

Comme au sein d'une nuit où tout regard expire,
Si quelque feu lointain sur un mont vient à luire,
L'œil volant de lui-même à la vive clarté,
Franchit, sans y toucher, des champs d'obscurité,
Et, s'attachant dans l'ombre au seul point qui rayonne,
Oublie, en l'admirant, la nuit qui l'environne!

Et tu veux aujourd'hui qu'ouvrant mon cœur au tien,
Je renoue en ces vers notre intime entretien?
Tu demandes de moi les haltes de ma vie?
Le compte de mes jours?... Mes jours? je les oublie,
Comme le voyageur, quand il a dénoué
Sa ceinture de cuir, et qu'il a secoué
De ses souliers poudreux la boue et la poussière,
Redoutant de porter un regard en arrière,
Dédaigne de compter tous les pas qu'il a faits
Pour arriver enfin à son foyer de paix!

Ainsi dans mon esprit ma route est effacée;
Je n'en rappelle rien à ma triste pensée,
Que la source où j'ai bu dans le creux de ma main,
L'arbre qui répandit l'ombre sur mon chemin !
La fleur, que sur ses bords ma main avait choisie,
Afin d'en respirer jusqu'au soir l'ambroisie,
Et qui, dès le matin, cédant à la chaleur,
Se pencha languissante et mourut sur mon cœur !

Et de ma vie obscure, hélas ! qu'aurais-je à dire?
Elle fut..., ce qu'elle est pour tout ce qui respire;
Un rêve du matin, qui commence éclatant
Par de divins amours dans un palais flottant,
Se poursuit dans le ciel, et finit sur la terre
Par du pain et des pleurs sur un lit de misère!
Ami, voilà la vie universelle, hélas !
Et la mienne; et pourtant je ne l'accuse pas !

Juste envers le destin dont la coupe est diverse,
Je le bénis du miel que dans la mienne il verse.
D'autres n'ont que l'absinthe; et moi, grâce au Seigneur,
J'ai ce que leur misère appelle le bonheur!
Un toit large et brillant sur un champ plein de gerbes,
Des prés où l'aquilon fait ondoyer mes herbes,
Des bois dont le murmure et l'ombre sont à moi,
Des troupeaux mugissans qui paissent sous ma loi,
Une femme, un enfant, trésors dont je m'enivre,
L'une par qui l'on vit, l'autre qui fait revivre!
Un foyer où jamais l'indigent éconduit
N'entre sans déposer son bâton pour la nuit,
Où l'hospitalité, la main ouverte et pleine,
Peut donner sans peser le pain de la semaine,
Ou verser à l'ami qui visite mon toit
Un vin qui réjouit la lèvre qui le boit;
Que dirai-je de plus? la douce solitude,
Le jour semblable au jour lié par l'habitude,

Une harpe, humble écho d'espérance et de foi,
Et qui chante au dehors quand mon cœur chante en moi!
Le repos, la prière, un cœur exempt d'alarmes,
Et la paix du Seigneur, joyeuse dans les larmes;
D'un seul de tous ces dons qui ne serait jaloux?
Mais combien manque-t-il à qui les reçut tous?
De quelque jus divin que Dieu nous la remplisse,
Toute l'eau de la vie a le goût du calice;
La joie a son ennui, le plaisir sa langueur,
L'erreur du malheureux c'est de croire au bonheur!
Que sert de jeter l'ancre et de dire à sa barque :
« Arrêtons-nous, voilà le port que je te marque!
« Tu dormiras ici comme une île des mers
« Que ne peut soulever l'effort des flots amers? »
Tandis que nous parlons, une vague éternelle
S'enfle sous le navire et l'emporte avec elle;
Sur les mers de ce monde il n'est jamais de port;
Et le naufrage seul nous jette sur le bord!

Jeune encor j'ai sondé ces ténèbres profondes :
La vie est un degré de l'échelle des mondes
Que nous devons franchir pour arriver ailleurs !
Souvent les pieds meurtris, le front blanc de sueurs,
Comme un homme essoufflé qui monte un sentier rude
Se repose un moment, vaincu de lassitude ;
Sur cette marche même, hélas ! qu'il faut franchir
Ou pour reprendre haleine ou pour se rafraîchir,
On s'arrête, on s'assied, on voit passer la foule
Qui sur l'étroit degré se coudoie et se foule,
On reconnaît de l'œil et du cœur ses amis,
Les uns par le courage et l'espoir affermis,
Montant d'un pas léger que rien ne peut suspendre,
Les autres chancelans et prêts à redescendre.
C'est parmi ces derniers que mon œil te trouva,
Tu tombais ! je criai ! le Seigneur te sauva !
Tu repris ton élan vers la céleste porte !
Honneur en soit rendu, non à cette voix morte,

Mais au Dieu qui donna la vie à mes accens!
Qui met le trait sur l'arc, et la flamme à l'encens!
Fait un écho vivant de nos lèvres muettes,
Et dans nos cœurs fêlés verse ses eaux parfaites!
Ton cœur était l'or pur caché dans le filon,
Qui n'attend pour briller que l'heure et le rayon;
La perle au fond des mers sous l'écaille captive,
Qu'un pêcheur dans ses rets amène sur la rive:
L'or ne doit point de grâce aux sondes du mineur,
Ni la perle aux filets; mais tous deux au Seigneur,
Dont le regard divin scrute la terre et l'onde,
Et dirige lui seul le filet ou la sonde!
Ainsi sa vérité t'attendait à son jour,
Et sa voix dans ta voix va parler à ton tour!

Oui, dût un froid mépris répondre à notre lyre,
Dût notre vérité se nommer un délire,

Dût notre âge enivré des seuls soins d'ici-bas,
Sourire en nous disant : Je ne vous connais pas !
Semblables devant l'homme à ces hardis prophètes
Que la dérision conviait à ses fêtes,
Et, qui sur leurs tyrans lançant l'esprit divin,
Gravaient trois mots obscurs sur les murs du festin,
Répétons-lui toujours que l'univers est vide,
Que la vie est un flot que chasse un vent rapide,
Et qui doit nous porter à l'immortalité
Ou se fondre en écume, en bruit, en vanité;
Que tout but ici-bas est trompeur ou fragile,
Tout espoir abusé, tout mouvement stérile,
Que les rêves de l'homme et ses ambitions,
La sagesse, les arts, le bras des nations,
Les efforts réunis des siècles et du monde
Ne peuvent retarder la mort d'une seconde,
Faire avancer le jour d'une heure dans les airs,
Ou rebrousser le vent et l'écume des mers !

Que l'homme n'a reçu du seul maître suprême
De puissance et d'empire ici que sur lui-même,
Et qu'en dépit du siècle il n'a dans ce bas lieu
Qu'une œuvre : la vertu ; qu'une espérance : Dieu !
Ce sort est assez beau pour un peu de poussière ;
Il devrait consoler même un fils de lumière,
De ne pouvoir changer les sentiers radieux
De ces astres lointains, poussière aussi des cieux.

Et puisse alors celui que notre langue adore,
Comme un souffle vivant anime un bois sonore,
Prêtant l'âme et la vie à nos pieux concerts,
De son souffle incréé diviniser nos vers !
Nos vers morts, et formés de syllabes muettes,
Si Dieu ne retentit dans la voix des poètes !
Leur donner ce qu'il a, puissance et vérité,
Et ce que l'homme entend par immortalité !

C'est-à-dire un écho qui dure une seconde
Sur cet atome obscur que nous nommons un monde,
Semblable, hélas! à peine au retentissement
Qui le soir sous les bois se prolonge un moment,
Quand le pâtre brisant son chalumeau sonore,
Du son qu'il n'entend plus l'air ému vibre encore!
Et même de ce prix ne soyons point jaloux!
Chantons pour soulager ce qui gémit en nous!
Quand la source à la mer a versé son eau pure,
Qu'importe si l'abîme étouffe son murmure?
Qu'importe si les vents dispersent sur les mers
Le cri qu'a jeté l'aigle en traversant les airs?
Quand l'oiseau s'élevant des rochers du rivage
Plane dans le rayon au-dessus du nuage,
Qu'il n'entend plus la vague, et qu'il voit sous ses yeux
Ces abîmes d'azur qui sont pour nous les cieux!

*

HARMONIE SEPTIÈME.

❀

Le Tombeau d'une Mère.

Le Tombeau d'une Mère.

*

Un jour, les yeux lassés de veilles et de larmes,
Comme un lutteur vaincu prêt à jeter ses armes,
Je disais à l'aurore : En vain tu vas briller ;
La nature trahit nos yeux par ses merveilles,

Et le ciel coloré de ses teintes vermeilles
Ne sourit que pour nous railler!

Rien n'est vrai, rien n'est faux; tout est songe et menso
Illusion du cœur qu'un vain espoir prolonge!
Nos seules vérités, hommes, sont nos douleurs!
Cet éclair dans nos yeux que nous nommons la vie,
Étincelle dont l'âme est à peine éblouie,
Qu'elle va s'allumer ailleurs!

Plus nous ouvrons les yeux, plus la nuit est profonde,
Dieu n'est qu'un mot rêvé pour expliquer le monde,
Un plus obscur abîme où l'esprit s'est lancé,
Et tout flotte et tout tombe ainsi que la poussière
Que fait en tourbillons dans l'aride carrière
Lever le pied d'un insensé!

Je disais; et mes yeux voyaient avec envie
Tout ce qui n'a reçu qu'une insensible vie
Et dont nul rêve au moins n'agite le sommeil;
Au sillon, au rocher j'attachais ma paupière,
Et ce regard disait : A la brute, à la pierre,
Au moins, que ne suis-je pareil?

Et ce regard errant comme l'œil du pilote
Qui demande sa route à l'abîme qui flotte,
S'arrêta tout-à-coup fixé sur un tombeau!
Tombeau, cher entretien d'une douleur amère,
Où le gazon sacré qui recouvre ma mère
Grandit sous les pleurs du hameau!

Là, quand l'ange voilé sous les traits d'une femme
Dans le Dieu sa lumière eut exhalé son âme

Comme on souffle une lampe à l'approche du jour ;
A l'ombre des autels qu'elle aimait à toute heure,
Je lui creusai moi-même une étroite demeure,
Une porte à l'autre séjour!

Là dort dans son espoir celle dont le sourire
Cherchait encor mes yeux à l'heure où tout expire,
Ce cœur source du mien, ce sein qui m'a conçu,
Ce sein qui m'allaita de lait et de tendresses,
Ces bras qui n'ont été qu'un berceau de caresses,
Ces lèvres dont j'ai tout reçu!

Là dorment soixante ans d'une seule pensée!
D'une vie à bien faire uniquement passée,
D'innocence, d'amour, d'espoir, de pureté,
Tant d'aspirations vers son Dieu répétées,

Tant de foi dans la mort, tant de vertus jetées
En gage à l'immortalité !

Tant de nuits sans sommeil pour veiller la souffrance,
Tant de pain retranché pour nourrir l'indigence,
Tant de pleurs toujours prêts à s'unir à des pleurs,
Tant de soupirs brûlans vers une autre patrie,
Et tant de patience à porter une vie
Dont la couronne était ailleurs !

Et tout cela pourquoi ? Pour qu'un creux dans le sable
Absorbât pour jamais cet être intarissable !
Pour que ces vils sillons en fussent engraissés !
Pour que l'herbe des morts dont sa tombe est couverte
Grandît, là, sous mes pieds, plus épaisse et plus verte !
Un peu de cendre était assez !

Non, non ; pour éclairer trois pas sur la poussière
Dieu n'aurait pas créé cette immense lumière,
Cette âme au long regard, à l'héroïque effort !
Sur cette froide pierre en vain le regard tombe,
O vertu ! ton aspect est plus fort que la tombe,
Et plus évident que la mort !

Et mon œil convaincu de ce grand témoignage,
Se releva de terre et sortit du nuage,
Et mon cœur ténébreux recouvra son flambeau !
Heureux l'homme à qui Dieu donne une sainte mère !
En vain la vie est dure et la mort est amère,
Qui peut douter sur son tombeau ?

HARMONIE HUITIÈME.

❀

Le Génie dans l'obscurité.

❀

A M. Reboul,

A NÎMES.

Le Génie dans l'obscurité.

*

Le souffle inspirateur qui fait de l'âme humaine
Un instrument mélodieux,
Dédaigne des palais la pompe souveraine :

Que sont la pourpre et l'or à qui descend à peine
Des palais rayonnans des cieux ?

Il s'abat au hasard sur l'arbre solitaire,
Sur la cabane des pasteurs,
Sous le chaume indigent des pauvres de la terre,
Et couve en souriant un glorieux mystère
Dans un berceau mouillé de pleurs !

C'est Homère endormi, qu'une esclave sans maître
Réchauffe de son seul amour;
C'est un enfant chassé de l'ombre de son hêtre,
Qui pleure les chevreaux que ses pas menaient paître,
Et qui sera Virgile un jour !

C'est Moïse flottant dans un berceau fragile
Sur l'onde, au hasard des courans,
Que l'éclair du Sina visite entre cent mille
Pendant qu'il fend le marbre ou qu'il pétrit l'argile
Pour la tombe de ses tyrans !

Ainsi l'instinct caché dans la nature entière
Mûrit pour l'immortalité
La perle au fond des mers, l'or au sein de la pierre,
Le diamant dans l'ombre où languit sa lumière,
La gloire dans l'obscurité !

La gloire, oiseau divin, phénix né de lui-même,
Qui vient tous les cent ans, nouveau,
Se poser sur la terre et sur un nom qu'il aime,
Et qu'on y voit mourir ainsi que son emblème,

Mais dont nul ne sait le berceau!

Ne t'étonne donc pas qu'un ange d'harmonie
Vienne d'en haut te réveiller,
Souviens-toi de Jacob! Les songes du génie
Descendent sur des fronts qui n'ont dans l'insomnie
Qu'une pierre pour oreiller!

Moi-même, plein des biens dont l'opulence abonde,
Que j'échangerais volontiers
Cet or dont la fortune avec dédain m'inonde
Pour une heure du temps où je n'avais au monde
Que ma vigne et que mes figuiers!

Pour ces songes divins qui chantaient dans mon âme,

Et que nul or ne peut payer,
Pendant que le soleil baissait, et que la flamme
Que ma mère allumait ainsi qu'une humble femme
Éclairait son étroit foyer!

Et qu'assis autour d'elle à la table de hêtre
Que nous préparait son amour,
Nous rendions grâce à Dieu de ce repas champêtre,
Riche des simples fruits que le champ faisait naître,
Et d'un pain qui suffit au jour!

HARMONIE NEUVIÈME.

❀

Pourquoi mon âme est-elle triste?

Pourquoi mon âme est-elle triste?

Pourquoi gémis-tu sans cesse,
O mon âme, réponds-moi!
D'où vient ce poids de tristesse
Qui pèse aujourd'hui sur toi?

Au tombeau qui nous dévore,
Pleurant, tu n'as pas encore
Conduit tes derniers amis!
L'astre serein de ta vie
S'élève encore; et l'envie
Cherche pourquoi tu gémis!

La terre encore a des plages,
Le ciel encore a des jours,
La gloire encor des orages,
Le cœur encor des amours;
La nature offre à tes veilles
Des mystères, des merveilles,
Qu'aucun œil n'a profané,
Et flétrissant tout d'avance
Dans les champs de l'espérance
Ta main n'a pas tout glané!

Et qu'est-ce que la terre? Une prison flottante,
Une demeure étroite, un navire, une tente
Que son Dieu dans l'espace a dressé pour un jour,
Et dont le vent du ciel en trois pas fait le tour!
Des plaines, des vallons, des mers et des collines
Où tout sort de la poudre et retourne en ruines,
Et dont la masse à peine est à l'immensité
Ce que l'heure qui sonne est à l'éternité!
Fange en palais pétrie, hélas! mais toujours fange,
Où tout est monotone et cependant tout change!

Et qu'est-ce que la vie? Un réveil d'un moment!
De naître et de mourir un court étonnement!
Un mot qu'avec mépris l'Être éternel prononce!
Labyrinthe sans clef! question sans réponse!
Songe qui s'évapore, étincelle qui fuit!
Éclair qui sort de l'ombre et rentre dans la nuit,

Minute que le temps prête et retire à l'homme,
Chose qui ne vaut pas le mot dont on la nomme!

Et qu'est-ce que la gloire? Un vain son répété,
Une dérision de notre vanité!
Un nom qui retentit sur des lèvres mortelles,
Vain, trompeur, inconstant, périssable comme elles,
Et qui, tantôt croissant et tantôt affaibli,
Passe de bouche en bouche à l'éternel oubli!
Nectar empoisonné dont notre orgueil s'enivre,
Qui fait mourir deux fois ce qui veut toujours vivre !

Et qu'est-ce que l'amour? Ah ! prêt à le nommer
Ma bouche en le niant craindrait de blasphémer!
Lui seul est au-dessus de tout mot qui l'exprime!
Éclair brillant et pur du feu qui nous anime,

Étincelle ravie au grand foyer des cieux !
Char de feu qui, vivans, nous porte au rang des dieux!
Rayon! foudre des sens! inextinguible flamme
Qui fond deux cœurs mortels et n'en fait plus qu'une âme!
Il est!... il serait tout, s'il ne devait finir!
Si le cœur d'un mortel le pouvait contenir,
Ou si, semblable au feu dont Dieu fit son emblème,
Sa flamme en s'exhalant ne l'étouffait lui-même!

Mais quand ces biens que l'homme envie
Déborderaient dans un seul cœur,
La mort seule au bout de la vie
Fait un supplice du bonheur!
Le flot du temps qui nous entraîne
N'attend pas que la joie humaine
Fleurisse long-temps sur son cours!
Race éphémère et fugitive

Que peux-tu semer sur la rive
De ce torrent qui fuit toujours !

Il fuit, et ses rives fanées
M'annoncent déjà qu'il est tard !
Il fuit, et mes vertes années
Disparaissent de mon regard ;
Chaque projet, chaque espérance
Ressemble à ce liége qu'on lance
Sur la trace des matelots,
Qui ne s'éloigne et ne surnage
Que pour mesurer le sillage
Du navire qui fend les flots !

Où suis-je ? Est-ce moi ? Je m'éveille
D'un songe qui n'est pas fini !

Tout était promesse et merveille
Dans un avenir infini!
J'étais jeune!... Hélas! mes années
Sur ma tête tombent fanées
Et ne refleuriront jamais!
Mon cœur était plein!... il est vide!
Mon sein fécond!... il est aride!
J'aimais!... où sont ceux que j'aimais?

Mes jours que le deuil décolore
Glissent avant d'être comptés;
Mon cœur, hélas! palpite encore
De ses dernières voluptés!
Sous mes pas la terre est couverte
De plus d'une palme encor verte,
Mais qui survit à mes désirs;
Tant d'objets chers à ma paupière

Sont encor là, sur la poussière
Tièdes de mes brûlans soupirs!

Je vois passer, je vois sourire
La femme aux perfides appas,
Qui m'enivra d'un long délire,
Dont mes lèvres baisaient les pas!
Ses blonds cheveux flottent encore,
Les fraîches couleurs de l'aurore
Teignent toujours son front charmant,
Et dans l'azur de sa paupière
Brille encore assez de lumière
Pour fasciner l'œil d'un amant!

La foule qui s'ouvre à mesure
La flatte encor d'un long coup d'œil

Et la poursuit d'un doux murmure
Dont s'enivre son jeune orgueil ;
Et moi! je souris et je passe ,
Sans effort de mon cœur j'efface
Ce songe de félicité,
Et je dis, la pitié dans l'âme :
Amour ! se peut-il que ta flamme
Meure encore avant la beauté ?

Hélas ! dans une longue vie
Que reste-t-il après l'amour ?
Dans notre paupière éblouie
Ce qu'il reste après un beau jour !
Ce qu'il reste à la voile vide
Quand le dernier vent qui la ride
S'abat sur le flot assoupi,
Ce qu'il reste au chaume sauvage,

Lorsque les ailes de l'orage
Sur la terre ont vidé l'épi !

Et pourtant il faut vivre encore,
Dormir, s'éveiller tour à tour,
Et traîner d'aurore en aurore
Ce fardeau renaissant des jours !
Quand on a bu jusqu'à la lie
La coupe écumante de vie,
Ah ! la briser serait un bien !
Espérer, attendre, c'est vivre !
Que sert de compter et de suivre
Des jours qui n'apportent plus rien ?

Voilà pourquoi mon âme est lasse
Du vide affreux qui la remplit,

Pourquoi mon cœur change de place
Comme un malade dans son lit!
Pourquoi mon errante pensée,
Comme une colombe blessée
Ne se repose en aucun lieu,
Pourquoi j'ai détourné la vue
De cette terre ingrate et nue,
Et j'ai dit à la fin : Mon Dieu!

Comme un souffle d'un vent d'orage
Soulevant l'humble passereau
L'emporte au-dessus du nuage,
Loin du toit qui fut son berceau,
Sans même que son aile tremble,
L'aquilon le soutient; il semble
Bercé sur les vagues des airs;
Ainsi cette seule pensée

Emporta mon âme oppressée
Jusqu'à la source des éclairs !

C'est Dieu, pensais-je, qui m'emporte,
L'infini s'ouvre sous mes pas!
Que mon aile naissante est forte!
Quels cieux ne tenterons-nous pas?
La foi même, un pied sur la terre,
Monte de mystère en mystère,
Jusqu'où l'on monte sans mourir!
J'irai, plein de sa soif sublime,
Me désaltérer dans l'abîme
Que je ne verrai plus tarir!

J'ai cherché le Dieu que j'adore
Partout où l'instinct m'a conduit,

Sous les voiles d'or de l'aurore,
Chez les étoiles de la nuit;
Le firmament n'a point de voûtes,
Les feux, les vents n'ont point de routes
Où mon œil n'ait plongé cent fois,
Toujours présent à ma mémoire,
Partout où se montrait sa gloire,
Il entendait monter ma voix!

Je l'ai cherché dans les merveilles,
OEuvre parlante de ses mains,
Dans la solitude et les veilles,
Et dans les songes des humains!
L'épi, le brin d'herbe, l'insecte
Me disaient : Adore et respecte!
Sa sagesse a passé par là!
Et ces catastrophes fatales,

Dont l'histoire enfle ses annales,
Me criaient plus haut : Le voilà!

A chaque éclair, à chaque étoile
Que je découvrais dans les cieux,
Je croyais voir tomber le voile
Qui le dérobait à mes yeux ;
Je disais : Un mystère encore !
Voici son ombre, son aurore,
Mon âme! il va paraître enfin!
Et toujours, ô triste pensée!
Toujours quelque lettre effacée
Manquait, hélas! au nom divin.

Et maintenant, dans ma misère,
Je n'en sais pas plus que l'enfant

Qui balbutie après sa mère
Ce nom sublime et triomphant;
Je n'en sais pas plus que l'aurore,
Qui de son regard vient d'éclore,
Et le cherche en vain en tout lieu,
Pas plus que toute la nature,
Qui le raconte et le murmure,
Et demande : Où donc est mon Dieu?

Voilà pourquoi mon âme est triste,
Comme une mer brisant la nuit sur un écueil,
Comme la harpe du Psalmiste,
Quand il pleure au bord d'un cercueil!
Comme l'Horeb voilé sous un nuage sombre,
Comme un ciel sans étoile, ou comme un jour sans ombre,
Ou comme ce vieillard qu'on ne put consoler,
Qui, le cœur débordant d'une douleur farouche,

Ne pouvait plus tarir la plainte sur sa bouche,
Et disait : Laissez-moi parler! *

Mais que dis-je, Est-ce toi? vérité, jour suprême!
Qui te caches sous ta splendeur?
Ou n'est-ce pas mon œil qui s'est voilé lui-même
Sous les nuages de mon cœur?

Ces enfans prosternés aux marches de ton temple,
Ces humbles femmes, ces vieillards,
Leur âme te possède et leur œil te contemple,
Ta gloire éclate à leurs regards!

* Job, chap. xxi.

Et moi, je plonge en vain sous tant d'ombres funèbres,
Ta splendeur te dérobe à moi!
Ah! le regard qui cherche a donc plus de ténèbres
Que l'œil abaissé devant toi!

Dieu de la lumière,
Entends ma prière,
Frappe ma paupière,
Comme le rocher!
Que le jour se fasse,
Car mon âme est lasse,
Seigneur, de chercher!
Astre que j'adore,
Ce jour que j'implore
N'est point dans l'aurore,
N'est pas dans les cieux!
Vérité suprême!

Jour mystérieux !
De l'heure où l'on t'aime,
Il est en nous-même,
Il est dans nos yeux !

❀

HARMONIE DIXIÈME.

❀

La Retraite.

❀

Réponse à M. Victor Hugo.

La Retraite.

*

Je sommeillais sans rêve,
Comme Écho dans mes bois;
Mais qu'une voix s'élève,
Soudain la mienne achève;
Un son me rend la voix.

Que celle qui m'éveille
A de touchans concerts!
Jamais à mon oreille
Harpe ou lyre pareille
N'enchanta ces déserts,

Depuis l'heure charmante
Où le servant d'amour,
Sa harpe sous sa mante,
Venait pour une amante
Soupirer sous la tour.

C'est la voix fraîche et pure
D'un enfant des cités,
Qui, las de leur murmure,
Demande à la nature
Des jours plus abrités;

Un toit où se repose
L'ombre des bois épais,
Un ruisseau qui l'arrose
Et le buisson de rose
Où l'oiseau chante auprès !

L'uniforme habitude
Qui lie au jour le jour,
Point de gloire ou d'étude,
Rien que la solitude,
La prière et l'amour !

Ah ! ton rêve est un rêve,
Ami, ce rien est tout !
Ta vie a trop de sève ;
Mais attends, l'âge enlève
L'ivresse et le dégoût !

Plus, hélas! sur la terre,
L'homme compte de jours;
Plus la route est sévère,
Et plus le cœur resserre
Sa vie et ses amours!

Fuis ces champs de bataille
Où l'insecte pensant
S'agite et se travaille
Autour d'un brin de paille
Qu'écrase le passant!

Je sais sur la colline
Une blanche maison;
Un rocher la domine,
Un buisson d'aubépine
Est tout son horizon.

Là jamais ne s'élève
Bruit qui fasse penser ;
Jusqu'à ce qu'il s'achève
On peut mener son rêve
Et le recommencer.

Le clocher du village
Surmonte ce séjour ,
Sa voix comme un hommage
Monte au premier nuage
Que colore le jour !

Signal de la prière,
Elle part du saint lieu ,
Appelant la première
L'enfant de la chaumière
A la maison de Dieu.

Aux sons que l'écho roule
Le long des églantiers
Vous voyez l'humble foule
Qui serpente et s'écoule
Dans les pieux sentiers;

C'est la pauvre orpheline
Pour qui le jour est court,
Qui déroule et termine
Pendant qu'elle chemine
Son fuseau déjà lourd;

C'est l'aveugle que guide
Le mur accoutumé,
Le mendiant timide
Et dont la main dévide
Son rosaire enfumé;

C'est l'enfant qui caresse
En passant chaque fleur,
Le vieillard qui se presse :
L'enfance et la vieillesse
Sont amis du Seigneur !

La fenêtre est tournée
Vers le champ des tombeaux,
Où l'herbe moutonnée
Couvre après la journée
Le sommeil des hameaux.

Plus d'une fleur nuance
Ce voile du sommeil ;
Là tout fut innocence,
Là tout dit : Espérance !
Tout parle de réveil !

Mon œil, quand il y tombe,
Voit l'amoureux oiseau
Voler de tombe en tombe,
Ainsi que la colombe
Qui porta le rameau,

Ou quelque pauvre veuve
Aux longs rayons du soir
Sur une pierre neuve,
Signe de son épreuve,
S'agenouiller, s'asseoir;

Et l'espoir sur la bouche,
Contempler du tombeau,
Sous les cyprès qu'il touche,
Le soleil qui se couche
Pour se lever plus beau.

Paix et mélancolie
Veillent là près des morts,
Et l'âme recueillie
Des vagues de la vie
Croit y toucher les bords !

HARMONIE ONZIÈME.

❀

Cantate pour les Enfans

D'UNE MAISON DE CHARITÉ.

Cantate pour les Enfans

D'UNE MAISON DE CHARITÉ.

*

RÉCITATIF.

Le temple de Sion était dans le silence ;
Les saints hymnes dormaient sur les harpes de Dieu,

Les foyers odorans que l'encensoir balance
S'éteignaient; et l'encens, comme un nuage immense,
S'élevait en rampant sur les murs du saint lieu.

Les docteurs de la loi, les chefs de la prière
Étaient assis dans leur orgueil,
Sous leurs sourcils pensifs ils cachaient leur paupière,
Ou lançaient sur la foule un superbe coup d'œil;
Leur voix interrogeait la timide jeunesse,
Les rides de leurs fronts témoignaient leur sagesse;
Respirant du Sina l'antique majesté,
De leurs cheveux blanchis, de leur barbe touffue
On croyait voir glisser sur leur poitrine nue
La lumière et la charité,
Comme des neiges des montagnes
Descendent, ô Sâron, sur tes humbles campagnes
Le jour et la fertilité!

Un enfant devant eux s'avança, plein de grâce ;
La foule, en l'admirant, devant ses pas s'ouvrait,
Puis se refermait sur sa trace ;
Il semblait éclairer l'espace
D'un jour surnaturel que lui seul ignorait !

Des ombres de sa chevelure
Son front sortait, comme un rayon
Échappé de la nue obscure
Éclaire un sévère horizon.

Ce front pur et mélancolique
S'avançait sur l'œil inspiré ;
Tel qu'un majestueux portique
S'avance sur un seuil sacré !

L'éclair céleste de son âme
S'adoucissait dans son œil pur,
Comme une étoile dont la flamme
Sort plus douce des flots d'azur.

Il parla ; les sages doutèrent
De leur orgueilleuse raison,
Et les colonnes l'écoutèrent,
Les colonnes de Salomon !

PREMIÈRE VOIX.

O merveilleuse histoire ! ô prodiges étranges
Que la mère à ses fils se plaît à raconter !

DEUXIÈME VOIX.

Que disait cet enfant ?

PREMIÈRE VOIX.

Interrogez les anges,
Eux seuls pourraient le répéter!

DEUXIÈME VOIX.

D'où sortait ce Joas?

PREMIÈRE VOIX.

De l'ombre de la vie,
De l'exil, du silence et de la pauvreté!

DEUXIÈME VOIX.

Comment disparut-il de la foule ravie?

PREMIÈRE VOIX.

Il rentra dans l'obscurité;
Dans les humbles travaux d'une vie inconnue,
Comme l'aurore sous la nue,
Il se cacha vingt ans dans son humilité;
On ne le revit plus qu'à la fin du mystère,
Enseignant le ciel à la terre,
Sur le sable ou sur l'eau semant la vérité,
Puis, traînant son supplice au sommet du Calvaire,
De l'homme qu'il aimait victime volontaire,
Revêtir l'iniquité,
Arroser de son sang sa semence prospère

Et payer à son Père
Le monde racheté!

LE CHŒUR.

Du sage et de l'enfant c'est le maître sublime,
C'est le flambeau qui nous luit,
C'est l'âme qui nous anime,
Le chemin qui nous conduit!

PREMIÈRE VOIX.

Il disait à celui dont la main nous repousse :
Laissez-les venir à moi!

DEUXIÈME VOIX.

Et voilà qu'une main mystérieuse et douce

Tout petits jusqu'à lui nous mène par la foi !

PREMIÈRE VOIX.

Il disait : Faites-vous des trésors que la rouille
Ne puisse pas ronger sous d'impuissans verrous !

DEUXIÈME VOIX.

Et voilà que des mains que ce seul mot dépouille
S'ouvrent devant lui seul et s'épanchent sur nous !

PREMIÈRE VOIX.

Il disait : Espérez ! et fiez-vous au Père !
L'hirondelle n'a point de palais sur la terre,
Elle trouve au sommet de la tour solitaire
Une tuile pour ses petits !

Le passereau n'a pas semé la graine amère,
Mais de tous ses enfans la Providence est mère,
L'une a le toit du riche et l'autre a ses épis!

LE CHŒUR.

Nous sommes l'hirondelle errante et sans asile,
Le toit de l'étranger nous prête ses abris,
Le passereau de l'Évangile,
Nous ne moissonnons pas, et nous sommes nourris!

DEUXIÈME VOIX.

Que disait-il encor?

PREMIÈRE VOIX.

Voyez sur la verdure

Éclater le lis du vallon!
Pour se composer sa parure
Il n'a filé de lin, ni tissu de toison,
Et pourtant sa tunique est plus riche et plus pure
Que les robes de Salomon!

LE CHŒUR.

Nous sommes le lis des vallées,
Les tièdes laines des brebis
Par nous n'ont point été filées,
Et la main invisible a tissé nos habits!

DEUXIÈME VOIX.

Et nous, enfans, que peut notre reconnaissance?
Nos toits sont sans trésor, et notre âge impuissant!
Nous n'avons que nos mains à lever en silence

Vers cette Providence,
D'où vient la récompense,
D'où le bienfait descend!

PREMIÈRE VOIX.

Et que pourraient de plus les rois et leur puissance?
Pour nos modestes bienfaiteurs
Priez donc, élevez la voix de l'innocence;
La prière s'épure en passant par vos cœurs!

DEUXIÈME VOIX.

Heureux l'homme pour qui la prière attendrie
S'élève des lèvres d'autrui!
Il obtient par la voix de l'orphelin qui prie
Plus qu'il n'a fait pour lui.

PREMIÈRE VOIX.

La prière est le don sans tache et sans souillure
Que devant l'autel du Très-Haut
L'homme doit présenter dans une argile pure
Et dans des vases sans défaut;
Comment offrir ce don dans ce métal profane
Que sa sainteté nous défend?
Du cristal ou de l'or que notre encens émane,
Le vase le plus pur est le cœur d'un enfant!

DEUXIÈME VOIX.

Le vœu souvent perdu de nos cœurs s'évapore;
Mais ce vœu de nos cœurs par d'autres présenté,
Est comme un faible son dans un temple sonore,
Qui d'échos en échos, croissant et répété,

S'élève et retentit jusqu'à l'éternité!

PREMIÈRE VOIX.

Prions donc! élevons la voix de l'innocence,
La prière s'épure en passant par nos cœurs!
Les anges porteront à la Toute-Puissance
Nos bénédictions et l'encens de nos pleurs!
Prions donc, élevons la voix de l'innocence,
La prière s'épure en passant par nos cœurs!

*

PRIÈRE.

O toi dont l'oreille s'incline
Au nid du pauvre passereau,
Au brin d'herbe de la colline
Qui soupire après un peu d'eau!

Providence qui les console,
Toi qui sais de quelle humble main
S'échappe la secrète obole
Dont le pauvre achète son pain!

Toi qui tiens dans ta main diverse
L'abondance et la nudité,

Afin que de leur doux commerce,
Naissent justice et charité!

Charge-toi seule, ô Providence,
De connaître nos bienfaiteurs,
Et de puiser leur récompense
Dans les trésors de tes faveurs!

Notre cœur, qui pour eux t'implore,
A l'ignorance est condamné;
Car toujours leur main gauche ignore
Ce que leur main droite a donné!

Mais que le bienfait qui se cache
Sous l'humble manteau de la foi,

A leurs mains pieuses s'attache
Et les trahisse devant toi !

Qu'un vœu qui dans leur cœur commence,
Que leurs soupirs les plus voilés
Soient exaucés dans ta clémence
Avant de t'être révélés !

Que leurs mères dans leur vieillesse,
Ne meurent qu'après des jours pleins !
Et que les fils de leur jeunesse
Ne restent jamais orphelins !

Mais que leur race se succède,
Comme les chênes de Membré,

Dont aux ans le vieux tronc ne cède
Que quand le jeune a prospéré!

Ou comme ces eaux toujours pleines,
Dans les sources de Siloé,
Où nul flot ne sort des fontaines
Qu'après que d'autres ont coulé!

HRMONIES

POÉTIQUES ET RELIGIEUSES.

LIVRE QUATRIEME.

HARMONIE PREMIÈRE.

❀

Hymne de la Mort.

Hymne de la Mort.

TAYLOR INST.
OXFORD

Élève-toi, mon âme, au-dessus de toi-même,
Voici l'épreuve de ta foi !
Que l'impie assistant à ton heure suprême
Ne dise pas : Voyez, il tremble comme moi !

La voilà, cette heure suivie
Par l'aube de l'éternité,
Cette heure qui juge la vie
Et sonne l'immortalité;
Et tu pâlirais devant elle?
Ame à l'espérance infidèle!
Tu démentirais tant de jours,
Tant de nuits, passés à te dire,
Je vis, je languis, je soupire!
Ah! mourons pour vivre toujours!

Oui, tu meurs! déjà ta dépouille
De la terre subit les lois,
Et de la fange qui te souille
Déjà tu ne sens plus le poids;
Sentir ce vil poids c'était vivre!
Et le moment qui te délivre,

Les hommes l'appellent mourir !
Tel un esclave libre à peine
Croit qu'on emporte avec sa chaîne
Ses bras qu'il ne sent plus souffrir !

Ah ! laisse aux sens, à la matière,
Ces illusions du tombeau !
Toi, crois-en à ta vie entière,
A la foi qui fut ton flambeau !
Crois-en à cette soif sublime,
A ce pressentiment intime
Qui se sent survivre après toi !
Meurs, mon âme, avec assurance ;
L'amour, la vertu, l'espérance,
En savent plus qu'un jour d'effroi !

Qu'était-ce que ta vie? Exil, ennui, souffrance,
Un holocauste à l'espérance,
Un long acte de foi chaque jour répété!
Tandis que l'insensé buvait à plein calice,
Tu versais à tes pieds ta coupe en sacrifice,
Et tu disais : J'ai soif, mais d'immortalité!

Tu vas boire à la source vive
D'où coulent les temps et les jours,
Océan sans fond et sans rive,
Toujours plein, débordant toujours!
L'astre que tu vas voir éclore
Ne mesure plus par aurore
La vie, hélas! prête à tarir,
Comme l'astre de nos demeures
Qui n'ajoute au présent des heures
Qu'en retranchant à l'avenir!

Oublie un monde qui s'efface,
Oublie une obscure prison,
Que ton regard privé d'espace
Découvre enfin son horizon!
Vois-tu ces voûtes azurées
Dont les arches démesurées
S'entr'ouvrent pour s'étendre encor?
Bientôt leur courbe incalculable
Te sera ce qu'un grain de sable
Est au vol brûlant du condor!

Tu vas voir la céleste armée
Déployer ses orbes sans fin,
Comme une poussière animée
Qu'agite le souffle divin!
Ces doux soleils dont ta paupière
Devinait de loin la lumière

Vont s'épanouir sous tes yeux,
Et chacun d'eux dans son langage
Va te saluer au passage
Du grand nom que chantent les cieux !

Tu leur demanderas les rêves
Que ton cœur élançait vers eux,
Pendant ces nuits où tu te lèves
Pour te pénétrer de leurs feux !
Tu leur demanderas les traces
Des êtres chéris dont les places
Restèrent vides ici-bas,
Et tu sauras sur quelle flamme
Leur âme arrachée à ton âme
En montant imprima ses pas !

Tu verras quels êtres habitent
Ces palais flottans de l'éther
Qui nagent, volent, ou palpitent,
Enfans de la flamme ou de l'air,
Chœurs qui chantent, voix qui bénissent,
Miroirs de feu qui réfléchissent,
Ailes qui voilent Jéhova!
Poudre vivante de ce temple,
Dont chaque atome le contemple,
L'adore et lui crie : Hosanna!

Dans ce pur océan de vie
Bouillonnant de joie et d'amour,
La mort va te plonger ravie
Comme une étincelle au grand jour!
Son flux vers l'éternelle aurore
Va te porter, obscure encore,

Jusqu'à l'astre qui toujours luit,
Comme un flot que la mer soulève
Roule aux bords où le jour se lève
Sa brillante écume, et s'enfuit!

Détestais-tu la tyrannie,
Adorais-tu la liberté,
De l'oppression impunie
Ton œil était-il révolté;
Avais-tu soif de la justice,
Horreur du mal, honte du vice;
Versais-tu des larmes de sang
Quand l'imposture ou la bassesse
Livraient l'innocente faiblesse
Aux serres du crime puissant;

Sentais-tu la lutte éternelle
Du bonheur et de la vertu,
Et la lutte encor plus cruelle
Du cœur par le cœur combattu ;
Rougissais-tu de ce nom d'homme
Dont le ciel rit, quand l'orgueil nomme
Cette machine à deux ressorts,
L'un de boue et l'autre de flamme,
Trop avili s'il n'est qu'une âme,
Trop sublime s'il n'est qu'un corps ;

Pleurais-tu quand la calomnie
Souillait la gloire de poison,
Ou quand les ailes du génie
Se brisaient contre sa prison ;
Pleurais-tu lorsque Philomèle,
Couvant ses petits sous son aile,

Tombait sous l'ongle du vautour ;
Quand la faux tranchait une rose ,
Ou que la vierge à peine éclose
Mourait à son premier amour ;

Et sentais-tu ce vide immense
Et cet inexorable ennui ,
Et ce néant de l'existence ,
Cercle étroit qui tourne sur lui ;
Même en t'enivrant de délices
Buvais-tu le fond des calices ,
Heureuse encor n'avais-tu pas
Et ces amertumes sans causes ,
Et ces désirs brûlans de choses
Qui n'ont que leurs noms ici-bas ?

Triomphe donc, âme exilée;
Tu vas dans un monde meilleur,
Où toute larme est consolée,
Où tout désir est le bonheur!
Où l'être qui se purifie
N'emporte rien de cette vie
Que ce qu'il a d'égal aux dieux,
Comme la cime encore obscure
Dont l'ombre décroît, à mesure
Que le jour monte dans les cieux.

Là sont tant de larmes versées
Pendant ton exil sous les cieux,
Tant de prières élancées
Du fond d'un cœur tendre et pieux!
Là tant de soupirs de tristesse,
Tant de beaux songes de jeunesse!

Là les amis qui t'ont quitté,
Épiant ta dernière haleine,
Te tendent leur main déjà pleine
Des dons de l'immortalité !

Ne vois-tu pas des étincelles
Dans les ombres poindre et flotter ?
N'entends-tu pas frémir les ailes
De l'esprit qui va t'emporter ?
Bientôt, nageant de nue en nue,
Tu vas te sentir revêtue
Des rayons du divin séjour,
Comme une onde qui s'évapore
Contracte en montant vers l'aurore
La chaleur et l'éclat du jour !

Encore une heure de souffrance,
Encore un douloureux adieu !
Puis endors-toi dans l'espérance
Pour te réveiller dans ton Dieu !
Tel sur la foi de ses étoiles
Le pilote pliant ses voiles
Pressent la terre sans la voir,
S'endort en rêvant les rivages
Et trouve en s'éveillant des plages
Plus sereines que son espoir.

HARMONIE DEUXIÈME.

Invocation pour les Grecs.

Invocation pour les Grecs.

1826.

*

N'es-tu plus le Dieu des armées?
N'es-tu plus le Dieu des combats?
Ils périssent, Seigneur, si tu ne réponds pas!
L'ombre du cimeterre est déjà sur leurs pas!

Aux livides lueurs des cités enflammées,
Vois-tu ces bandes désarmées,
Ces enfans, ces vieillards, ces vierges alarmées?
Ils flottent au hasard de l'outrage au trépas,
Ils regardent la mer, ils te tendent les bras;
N'es-tu plus le Dieu des armées?
N'es-tu plus le Dieu des combats?

Jadis tu te levais! tes tribus palpitantes
Criaient: Seigneur! Seigneur! ou jamais, ou demain!
Tu sortais tout armé, tu combattais! soudain
L'Assyrien frappé tombait sans voir la main,
D'un souffle de ta peur tu balayais ses tentes,
Ses ossemens blanchis nous traçaient le chemin!
Où sont-ils? où sont-ils ces sublimes spectacles
Qu'ont vus les flots de Gad et les monts de Séirs?
Eh quoi! la terre a des martyrs,

Et le ciel n'a plus de miracles ?
Cependant tout un peuple a crié : Sauve-moi ;
Nous tombons en ton nom, nous périssons pour toi !

Les monts l'ont entendu ! les échos de l'Attique
De caverne en caverne ont répété ses cris,
Athène a tressailli sous sa poussière antique,
Sparte les a roulés de débris en débris!
Les mers l'ont entendu ! Les vagues sur leurs plages,
Les vaisseaux qui passaient, les mâts l'ont entendu !
Le lion sur l'OEta, l'aigle au sein des nuages ;
Et toi seul, ô mon Dieu ! tu n'as pas répondu !

Ils t'ont prié, Seigneur, de la nuit à l'aurore,
Sous tous les noms divins où l'univers t'adore ;
Ils ont brisé pour toi leurs dieux, ces dieux mortels,

Ils ont pétri, Seigneur, avec l'eau des collines,
La poudre des tombeaux, les cendres des ruines,
Pour te fabriquer des autels!

Des autels à Délos! des autels sur Égine!
Des autels à Platée, à Leuctre, à Marathon!
Des autels sur la grève où pleure Salamine!
Des autels sur le cap où méditait Platon!

Les prêtres ont conduit le long de leurs rivages
Des femmes, des vieillards qui t'invoquaient en chœurs,
Des enfans jetant des fleurs
Devant les saintes images,
Et des veuves en deuil qui cachaient leurs visages
Dans leurs mains pleines de pleurs!

Le bois de leurs vaisseaux, leurs rochers, leurs murailles
Les ont livrés vivans à leurs persécuteurs,
Leurs têtes ont roulé sous les pieds des vainqueurs,
Comme des boulets morts sur les champs de batailles;
Les bourreaux ont plongé la main dans leurs entrailles;
Mais ni le fer brûlant, Seigneur, ni les tenailles,
N'ont pu t'arracher de leurs cœurs!

Et que disent, Seigneur, ces nations armées,
Contre ce nom sacré que tu ne venges pas:
Tu n'es plus le Dieu des armées!
Tu n'es plus le Dieu des combats!

HARMONIE TROISIÈME.

❀

La Voix humaine.

❀

A Madame de B***.

La Voix humaine.

*

Oui, je le crois quand je t'écoute,
L'harmonie est l'âme des cieux!
Et ces mondes flottans où s'élancent nos yeux
Sont suspendus sans chaîne à leur brillante voûte,

Réglés dans leur mesure et guidés dans leur route
Par des accords mélodieux !

L'antiquité l'a dit : et souvent son génie
Entendit dans la nuit leur lointaine harmonie;
Je l'entends près de toi; ces astres du matin,
Qui sèment de leurs lis les sentiers de l'aurore,
Saturne, enveloppé de son anneau lointain,
Vénus, que sous leurs pas les ombres font éclore,
Ces phases, ces aspects, ces chœurs, ces nœuds divers,
Ces globes attirés, ces sphères cadencées,
Ces évolutions des soleils dans les airs
Sont les notes de feu par Dieu même tracées
De ces mystérieux concerts!

Et pourquoi l'harmonie à ces globes de flamme

Ne peut-elle imposer ses ravissantes lois?
Quand tu peux, à ton gré, d'un accord de ta voix
Ralentir ou presser les mouvemens de l'âme,
Comme la corde d'or qui vibre sous tes doigts!

Quand tes chants dans les airs s'exhalant en mesure,
Coulent de soupir en soupir,
Comme des flots brillans d'une urne qui murmure,
Sans s'altérer et sans tarir!

Quand tes accords, liés en notes accouplées,
Comme une chaîne d'or, par ses chaînons égaux,
Se déroulent sans fin en cadences perlées,
Sans qu'on puisse en briser les flexibles anneaux;

Quand tes accords, vibrés en sons courts et rapides,
Tombent de tes lèvres limpides,
Comme autant de grains de cristal
Ou comme des perles solides,
Qui résonnent sur le métal !

Quand l'amour dans ta voix soupire,
Quand la haine y gémit des coups qu'elle a frappés,
Quand frémit le courroux, quand la langueur expire,
Quand la douleur s'y brise en sons entrecoupés,
Quand ta voix s'amollit et lutte avec la lyre,
Ou que l'enthousiasme, empruntant tes accens,
Emporte jusqu'aux cieux, sur l'aile du délire,
Mille âmes qui n'ont plus qu'un sens !

Notre oreille enchaînée au son qui la captive,

Voudrait éterniser la note fugitive;
Et l'âme palpitante, asservie à tes chants,
Cette âme que ta voix possède tout entière,
T'obéit comme la poussière
Obéit, dans l'orage, aux caprices des vents!

Comment l'air modulé par la fibre sonore,
Peut-il créer en nous ces sublimes transports?
Pourquoi le cœur suit-il un son qui s'évapore?
Ah! c'est qu'il est une âme au fond de ces accords!
C'est que cette âme répandue
Dans chacun des accens par ta voix modulé,
Par la voix de nos cœurs est soudain répondue,
Avant que le doux son soit encore écoulé;
Et que, semblable au son qui dans un temple éveille
Mille échos assoupis qui parlent à la fois,
Ton âme dont l'écho vibre dans chaque oreille,

Va créer une âme pareille
Partout où retentit ta voix!

Ah! quand des nuits d'été l'ombre enfin rembrunie
Vient assoupir l'oreille et reposer les yeux,
Lorsque le rossignol enivré d'harmonie
Dort, et rend le silence aux bois mélodieux;
Quand des astres du ciel, seul et fuyant la foule,
L'astre qui fait rêver se dégage à demi,
Et que l'œil amoureux suit le fleuve qui roule
Un disque renversé dans son flot endormi;
Viens chanter sous le dôme où le cygne prélude,
Viens chanter aux lueurs des célestes flambeaux,
Viens chanter pour la solitude:
Consacrés à la nuit, tes chants seront plus beaux!
Pour la foule et le jour ta voix est trop sublime,
Réserve à la douleur tes airs les plus touchans,

N'exhale qu'à ton Dieu le souffle qui t'anime :
La plainte et la prière ont inventé les chants!

A ces sons plus puissans que la froide parole,
Dans l'œil humide encor tu vois les pleurs tarir,
Le regret s'attendrit, la douleur se console,
L'espérance descend, l'amertume s'envole,
Le cœur long-temps fermé s'ouvre par un soupir;
L'athée à son insu soulève sa paupière,
La bouche d'où jamais ne jaillit la prière
Murmure un nom divin pour la première fois,
Et des anges des nuits les voix mystérieuses,
Et les brûlans soupirs de ces âmes pieuses
Qu'ici-bas de la vie enchaîne encor le poids,
Sur des ailes mélodieuses
Au ciel qu'ouvrent tes chants, montent avec la voix!

HARMONIE QUATRIÈME.

❀

Pour le premier Jour de l'Année.

Pour le premier Jour de l'Année.

*

Des momens les heures sont nées ,
Et les heures forment les jours,
Et les jours forment les années
Dont le siècle grossit son cours !

Mais toi seul, ô mon Dieu, par siècles tu mesures
Ce temps qui sous tes mains coule éternellement!
L'homme compte par jours; tes courtes créatures
Pour naître et pour mourir ont assez d'un moment!

Combien de fois déjà les ai-je vus renaître
Ces ans si prompts à fuir, si prompts à revenir?
Combien en compterai-je encore? Un seul peut-être;
Plus le passé fut plein, plus vide est l'avenir!

Cependant les mortels avec indifférence
Laissent glisser les jours, les heures, les momens;
L'ombre seule marque en silence
Sur le cadran rempli les pas muets du temps!
On l'oublie; et voilà que les heures fidèles
Sur l'airain ont sonné minuit,

Et qu'une année entière a replié ses ailes
Dans l'ombre d'une seule nuit!

De toutes les heures qu'affronte
L'orgueilleux oubli du trépas,
Et qui sur l'airain qui les compte
En fuyant impriment leurs pas,
Aucune à l'oreille insensible
Ne sonne d'un glas plus terrible
Que ce dernier coup de minuit,
Qui, comme une borne fatale,
Marque d'un suprême intervalle
Le temps qui commence et qui fuit!

Les autres s'éloignent et glissent
Comme des pieds sur les gazons,

Sans que leurs bruits nous avertissent
Des pas nombreux que nous faisons ;
Mais cette minute accomplie
Jusqu'au cœur léger qui l'oublie
Porte le murmure et l'effroi !
Elle frémit à notre oreille,
Et loin de l'homme qu'elle éveille
S'envole et lui dit : Compte-moi !

Compte-moi ! car Dieu m'a comptée
Pour sa gloire et pour ton bonheur !
Compte-moi ! je te fus prêtée,
Et tu me devras au Seigneur !
Compte-moi ! car l'heure sonnée
Emporte avec elle une année,
En amène une autre demain !
Compte-moi ! car le temps me presse !

Compte-moi! car je fuis sans cesse
Et ne reviens jamais en vain !

Seigneur ! père des temps, maître des destinées !
Qui comptes comme un jour nos mille et mille années,
Et qui vois du sommet de ton éternité
Les jours qui ne sont plus, ceux qui n'ont pas été !
Toi qui sais d'un regard, avant qu'il ait eu l'être,
Quel fruit porte en son sein le siècle qui va naître !
Que m'apporte, ô mon Dieu, dans ses douteuses mains,
Ce temps qui fait l'espoir ou l'effroi des humains ?
A mes jours mélangés cette année ajoutée
Par la grâce et l'amour a-t-elle été comptée ?
Faut-il la saluer comme un présent de toi,
Ou lui dire en tremblant : Passe et fuis loin de moi !
Les autres tour à tour ont passé les mains pleines
De désirs, de regrets, de larmes et de peines,

D'apparences sans corps trompant l'âme et les yeux,
De délices d'un jour et d'éternels adieux,
De fruits empoisonnés dont l'écorce perfide
Ne laissait dans mon cœur qu'une poussière aride !
Mon cœur leur demandait ce qu'elles n'avaient pas,
Et ma bouche à la fin disait toujours : Hélas !
Et qu'attendre de plus des siècles et du monde ?
Je fondais sur le sable et je semais sur l'onde.
Il est temps, ô mon Dieu ! que mon cœur détrompé,
Et de ta seule image à jamais occupé,
Te consacre à toi seul ces rapides années
Par mille autres désirs si long-temps profanées,
Et de tenter enfin si des jours pleins de toi
Dont la lyre et l'autel seraient le seul emploi,
Dont l'étude et l'amour de tes saintes merveilles
Jusqu'au milieu des nuits prolongeraient les veilles,
Et dont l'humble prière en marquant les instans,
Chargerait d'un soupir chacun des pas du temps,

S'enfuiront loin de moi d'un vol aussi rapide
Et laisseront mon âme aussi vaine, aussi vide,
Que ce temps qui ne laisse en achevant son cours
Rien, qu'un chiffre de plus au nombre de mes jours!

Bénis donc cette grande aurore
Qui m'éclaire un nouveau chemin,
Bénis en la faisant éclore
L'heure que tu tiens dans ta main!
Si nos ans ont aussi leur germe
Dans cette heure qui le renferme,
Bénis la suite de mes ans!
Comme sur tes tables propices
Tu consacrais dans leurs prémices
La terre et les fruits de nos champs!

Que chaque instant, chaque minute
Te prie et te loue avec moi !
Que le sablier dans sa chute
Entraîne ma pensée à toi !
Qu'un soupir à chaque seconde
De mon cœur s'élève et réponde ;
Que chaque aurore en remontant,
Chaque nuit en pliant son aile,
Te dise : Toute heure est fidèle,
Compte ta gloire en les comptant !

Mais si des jours que tu fais naître
Chaque instant me reporte à toi,
Toi, dont la pensée est mon être,
Souviens-toi sans cesse de moi !
Donne-moi ce que le pilote
Sur l'abîme où sa barque flotte

Te demande pour aujourd'hui !
Un flot calme, un vent dans sa voile,
Toujours sur sa tête une étoile,
Une espérance devant lui !

Presse à ton gré, ralentis l'ombre
Qui mesure nos courts instans !
Ajoute ou retranche le nombre
Que ton doigt impose à nos ans !
Ne l'augmente pas d'une aurore !
Le grain sait quand il doit éclore,
L'épi sait quand il faut mûrir !
Un jour le flétrirait peut-être.
Seul tu savais l'heure de naître,
Seul tu sais l'heure de mourir !

Qu'enfin sur l'éternelle plage
Où l'on comprend le mot Toujours!
Je touche, porté sans orage
Par le flux expirant des jours!
Comme un homme que le flot pousse
Vient d'un pied toucher sans secousse
La marche solide du port,
Et de l'autre, loin de la rive,
Repousse à l'onde qui dérive
L'esquif qui l'a conduit au bord!

HARMONIE CINQUIÈME.

❀

La Tristesse.

La Tristesse.

*

L'âme triste est pareille
Au doux ciel de la nuit,
Quand l'astre qui sommeille
De la voûte vermeille
A fait tomber le bruit ;

Plus pure et plus sonore,
On y voit sur ses pas
Mille étoiles éclore,
Qu'à l'éclatante aurore
On n'y soupçonnait pas!

Des îles de lumière
Plus brillante qu'ici,
Et des mondes derrière,
Et des flots de lumière
Qui sont mondes aussi!

On entend dans l'espace
Les chœurs mystérieux,
Ou du ciel qui rend grâce,
Ou de l'ange qui passe,
Ou de l'homme pieux!

Et pures étincelles
De nos âmes de feu,
Les prières mortelles
Sur leurs brûlantes ailes
Nous soulèvent un peu !

Tristesse qui m'inonde,
Coule donc de mes yeux,
Coule comme cette onde
Où la terre féconde
Voit un présent des cieux !

Et n'accuse point l'heure
Qui te ramène à Dieu !
Soit qu'il naisse ou qu'il meure,
Il faut que l'homme pleure
Ou l'exil, ou l'adieu !

HARMONIE SIXIÈME.

❀

Au Rossignol.

Au Rossignol.

*

Quand ta voix céleste prélude
Aux silences des belles nuits,
Barde ailé de ma solitude,
Tu ne sais pas que je te suis!

Tu ne sais pas que mon oreille,
Suspendue à ta douce voix,
De l'harmonieuse merveille
S'enivre long-temps sous les bois!

Tu ne sais pas que mon haleine
Sur mes lèvres n'ose passer,
Que mon pied muet foule à peine
La feuille qu'il craint de froisser!

Et qu'enfin un autre poète
Dont la lyre a moins de secrets,
Dans son âme envie et répète
Ton hymne nocturne aux forêts!

Mais si l'astre des nuits se penche
Aux bords des monts pour t'écouter,
Tu te caches de branche en branche
Au rayon qui vient y flotter.

Et si la source qui repousse
L'humble caillou qui l'arrêtait,
Élève une voix sous la mousse,
La tienne se trouble et se tait!

Ah! ta voix touchante ou sublime
Est trop pure pour ce bas lieu!
Cette musique qui t'anime
Est un instinct qui monte à Dieu!

Tes gazouillemens, ton murmure,
Sont un mélange harmonieux
Des plus doux bruits de la nature,
Des plus vagues soupirs des cieux!

Ta voix, qui peut-être s'ignore,
Est la voix du bleu firmament,
De l'arbre, de l'antre sonore,
Du vallon sous l'ombre dormant!

Tu prends les sons que tu recueilles
Dans les gazouillemens des flots,
Dans les frémissemens des feuilles,
Dans les bruits mourans des échos,

Dans l'eau qui filtre goutte à goutte
Du rocher nu dans le bassin,
Et qui résonne sous sa voûte
En ridant l'azur de son sein;

Dans les voluptueuses plaintes
Qui sortent la nuit des rameaux,
Dans les voix des vagues éteintes
Sur le sable, ou dans les roseaux!

Et de ces doux sons où se mêle
L'instinct céleste qui t'instruit,
Dieu fit ta voix, ô Philomèle!
Et tu fais ton hymne à la nuit!

Ah ! ces douces scènes nocturnes,
Ces pieux mystères du soir,
Et ces fleurs qui penchent leurs urnes
Comme l'urne d'un encensoir,

Ces feuilles où tremblent des larmes,
Ces fraîches haleines des bois,
O nature ! avaient trop de charmes
Pour n'avoir pas aussi leur voix !

Et cette voix mystérieuse,
Qu'écoutent les anges et moi,
Ce soupir de la nuit pieuse,
Oiseau mélodieux, c'est toi !

Oh! mêle ta voix à la mienne !
La même oreille nous entend;
Mais ta prière aérienne
Monte mieux au ciel qui l'attend!

Elle est l'écho d'une nature
Qui n'est qu'amour et pureté,
Le brûlant et divin murmure,
L'hymne flottant des nuits d'été!

Et nous, dans cette voix sans charmes,
Qui gémit en sortant du cœur,
On sent toujours trembler des larmes,
Ou retentir une douleur!

HARMONIE SEPTIÈME.

❀

Hymne de l'Ange de la Terre

APRÈS LA DESTRUCTION DU GLOBE.

Hymne de l'Ange de la Terre

APRÈS LA DESTRUCTION DU GLOBE.

*

Est-ce toi, terre inanimée ?
Est-ce toi que j'ai vue, hélas ! il n'est qu'un jour !
Des doigts de Jehova t'élancer enflammée
Comme une étincelle allumée
Au foyer de vie et d'amour ?

Les étoiles tes sœurs pâlirent
De honte et de ravissement ;
Tu passas dans le ciel et les astres jaillirent,
Et les vagues d'azur sous ton poids s'assouplirent
Pour bercer ton globe écumant !

Sur ton front qui venait d'éclore
Ta lune et ton soleil combattaient de clarté,
Plus pur que ton midi, plus doux que ton aurore,
Le regard de ton Dieu te vêtissait encore
De vie et d'immortalité !

Quels destins tu portais ! — Étouffés dans leur germe,
Que d'êtres immortels ton sein devait nourrir !
Où sont-ils ? Est-il vrai ? ce peu de cendre enferme
Ce qui ne dut jamais mourir ?

Et d'une étoile, hélas! tu n'es plus que la cendre,
Que le noyau d'un fruit que le ver a rongé,
Qu'un rocher qui va se fendre
Dans le feu qui l'a jugé!

Ah! pleurez avec moi, planètes ses compagnes,
Étoiles qui semiez ses tentes de mille yeux,
Soleils dont les rayons vêtissaient ses campagnes,
Nuages qui jetiez l'ombre sur ses montagnes,
Pleurez! la mort est dans les cieux!

Quand tu flottais comme un navire
Dans l'écume de feu de l'aurore ou du soir,
Quand tes mers, se gonflant comme un sein qui respire,
Venaient lécher du flot le bord qui les attire
Et polir sous tes caps leur onduleux miroir!

Miroir où tes tableaux que ridait le zéphyre
Brillaient et s'effaçaient comme un léger sourire
Que l'œil voudrait fixer et ne fait qu'entrevoir !

Quand tes cimes portaient le palais des nuages,
Et que, fendant soudain leur cintre divisé,
Les rayons se mêlant aux lueurs des orages,
Sur les flancs des rochers sauvages
Ruisselaient de plages en plages,
Comme un éclair perçant sous un dôme brisé;
Quand ce jour faux et teint d'une couleur qui change,
Flottant au gré de l'aquilon,
Comme un reflet de feu des ailes d'un archange,
Glissait en colorant ton magique horizon,
Et frappant tour à tour ta crête ou tes abîmes,
Faisait étinceler tes neiges sur tes cimes,
Tes cascades pleuvant dans leurs gouffres poudreux,

Tes hameaux blanchissant sur un fond ténébreux,
Tes fleuves engouffrés sous leur arche arrondie,
Et tes mers écumant comme un vaste incendie,
Et les toits des cités resplendissant de feux !

Oh ! qui pouvait te voir sans palpiter d'extase,
Sans tomber à genoux devant ton créateur ?
Oh ! qui pourrait te voir sans qu'un poids ne l'écrase,
Un poids comme le mien, de honte et de malheur ?

Que d'êtres animait ton âme intarissable,
Depuis l'humble fourmi dans ses cités de sable
Jusqu'à l'aigle du ciel qui dormait sur le vent !
Dans tes jeux infinis que de force et de grâce,
Depuis le cygne blanc qui vogue sur la trace
Du cygne sur l'onde glissant,

Depuis le doux ramier dont le cou s'entrelace
Au cou du ramier gémissant,
Depuis le paon superbe où l'aube peint sa roue,
Depuis le lévrier dont les flancs sont la proue,
Depuis le fier coursier au cœur obéissant,
Jusqu'au lourd éléphant, tour vivante et mobile
Que la voix d'un enfant par l'amour rend docile,
Jusqu'au lion frémissant
Qui d'un ongle courbé creuse en vain la poussière,
Fait dans ses sourds naseaux rugir l'air menaçant,
Et de son cou gonflé secouant la crinière,
Renvoie obliquement l'éclair de la lumière
Et n'a dans sa paupière
Que des feux et du sang!

Et quelle vaste intelligence
S'élevait par degrés de la terre au Seigneur,

Depuis l'instinct grossier de la brute existence,
Depuis l'aveugle soif du terrestre bonheur,
Jusqu'à l'âme qui loue, et qui prie, et qui pense,
Jusqu'au soupir d'un cœur
Qu'emporte d'un seul trait l'immortelle espérance
Au sein de son auteur!

O race aveugle! ô race à sa perte obstinée!
Hommes qui n'avez rien conquis que le trépas!
Qu'aviez-vous à faire ici-bas?
Jouir, aimer, bénir, c'était leur destinée!
L'ange enviait leur sort, il ne leur suffit pas!

Et le voilà, cet enfant de lumière!
Et le voilà, cet héritier des cieux!
Pas un souffle, un soupir! muet comme la pierre!

Et toute cette poussière
Se crut une fois des dieux !

Il dit; et remontant aux voûtes éternelles,
Il secoua de loin la poudre de ses ailes,
Pour la revoir encore une fois s'abaissa,
Puis son ombre divine à jamais s'effaça.

HARMONIE HUITIÈME.

✱

Le Solitaire.

HYMNE.

Le Solitaire.

*

L'aube sur le rocher lance un trait de lumière,
L'oiseau chante avant moi : Béni soit le Seigneur !
Ce nom est plus tôt dans mon cœur
Que le jour n'est dans ma paupière !

Je disais autrefois : Que ferai-je aujourd'hui ?
Et la gloire, et l'amour, et mes vaines pensées
Disputaient au réveil mes heures insensées ;
Mais le cœur me disait : Tous les jours sont à lui !

Tous mes jours maintenant sont à lui dès l'aurore,
Ils sont à lui jusqu'au sommeil,
Celui dans qui mon cœur se lève à mon réveil,
Mon cœur en s'endormant, en lui se couche encore !

Je ne me souviens plus quel sens avaient ces mots,
Amour qu'use le temps, gloire qu'un jour efface,
Espoir qui nous trahit, volupté qui nous lasse,
Ils n'ont pas dans mon âme imprimé plus de trace
Que le nuage sur les flots !
Ils sont à mon oreille une langue étrangère

Qu'on entend résonner et qu'on ne comprend pas ;
Et j'ai même oublié l'impression légère
Qu'ils faisaient sur mon cœur quand j'étais d'ici-bas !

Ah ! qu'une seule idée à sa source élancée
Fait franchir de distance à l'âme qui la suit !
Qu'un seul rayon d'en haut éclaire de pensée !
Le jour diffère moins des ombres de la nuit,
Et le couchant, Seigneur, est moins loin de l'aurore,
Que l'âme qui t'adore
De l'âme qui te fuit !

Depuis que des mortels abandonnant la scène,
J'ai rejeté le pain dont leurs cœurs sont nourris,
Mes cheveux ont blanchi comme le tronc du chêne,
En rides sur mon front mes jours se sont écrits !

Et les ans, lourds anneaux ajoutés à ma chaîne,
Ont courbé sous leur poids mes membres amaigris.
Mais je n'ai pas compté combien de fois la terre
A respiré d'en haut le souffle du printemps!
Combien de fois sur mon roc solitaire
L'aigle a changé sa plume et le chêne ses glands!
A mon âme, ô mon Dieu, de toi seul possédée,
Que sert un temps écrit? que sert un jour compté ?
Tous les temps n'ont qu'un jour à qui n'a qu'une idée,
Celui qui vit en toi date en éternité!

Le silence et la solitude
De leur rouille ont usé mes sens,
Mon oreille des sons a perdu l'habitude,
Ma bouche pour parler cherche en vain des accens;
Mon corps courbé par la prière,
Insensible aux soleils, aux hivers endurci,

Est aussi rude que la pierre
Que mes pieds nus foulent ici !

Mais le sens qui t'adore a grandi dans mon âme,
C'est le seul désormais dont ma vie ait besoin,
Il voit, il sent, il touche, il entend, il proclame
Les choses de plus haut et son Dieu de plus loin !
Pour s'élever à toi mon aile est plus rapide,
Mon esprit plus muet en toi s'anéantit !
Ainsi plus le temple est vide,
Plus l'écho sacré retentit !

HARMONIE NEUVIÈME.

❀

Cantique.

❀

ÉTERNITÉ DE LA NATURE, BRIÈVETÉ DE L'HOMME.

Cantique.

*

Roulez dans vos sentiers de flamme,
Astres, rois de l'immensité!
Insultez, écrasez mon âme
Par votre presque éternité!

Et vous, comètes vagabondes,
Du divin océan des mondes
Débordement prodigieux,
Sortez des limites tracées
Et révélez d'autres pensées
De celui qui pensa les cieux!

Triomphe, immortelle nature!
A qui la main pleine de jours
Prête des forces sans mesure,
Des temps qui renaissent toujours!
La mort retrempe ta puissance,
Donne, ravis, rends l'existence
A tout ce qui la puise en toi;
Insecte éclos de ton sourire,
Je nais, je regarde et j'expire,
Marche et ne pense plus à moi!

Vieil océan, dans tes rivages
Flotte comme un ciel écumant,
Plus orageux que les nuages,
Plus lumineux qu'un firmament!
Pendant que les empires naissent,
Grandissent, tombent, disparaissent
Avec leurs générations,
Dresse tes bouillonnantes crêtes,
Bats ta rive! et dis aux tempêtes :
Où sont les nids des nations ?

Toi qui n'es pas lasse d'éclore
Depuis la naissance des jours,
Lève-toi rayonnante aurore,
Couche-toi, lève-toi toujours!
Réfléchissez ses feux sublimes,
Neige éclatante de ces cimes,

Où le jour descend comme un roi !
Brillez, brillez pour me confondre,
Vous qu'un rayon du jour peut fondre,
Vous subsisterez plus que moi !

Et toi qui t'abaisse et t'élève
Comme la poudre des chemins,
Comme les vagues sur la grève,
Race innombrable des humains,
Survis au temps qui me consume,
Engloutis-moi dans ton écume,
Je sens moi-même mon néant ;
Dans ton sein qu'est-ce qu'une vie ?
Ce qu'est une goutte de pluie
Dans les bassins de l'océan !

Vous mourez pour renaître encore,
Vous fourmillez dans vos sillons!
Un souffle du soir à l'aurore
Renouvelle vos tourbillons!
Une existence évanouie
Ne fait pas baisser d'une vie
Le flot de l'être toujours plein;
Il ne vous manque quand j'expire,
Pas plus qu'à l'homme qui respire
Ne manque un souffle de son sein!

Vous allez balayer ma cendre;
L'homme ou l'insecte en renaîtra!
Mon nom brûlant de se répandre
Dans le nom commun se perdra;
Il fut! voilà tout! bientôt même
L'oubli couvre ce mot suprême,

Un siècle ou deux l'auront vaincu!
Mais vous ne pouvez, ô nature!
Effacer une créature;
Je meurs! qu'importe? j'ai vécu!

Dieu m'a vu! le regard de vie
S'est abaissé sur mon néant,
Votre existence rajeunie
A des siècles, j'eus mon instant!
Mais dans la minute qui passe
L'infini de temps et d'espace
Dans mon regard s'est répété!
Et j'ai vu dans ce point de l'être
La même image m'apparaître
Que vous dans votre immensité!

Distances incommensurables,
Abîmes des monts et des cieux,
Vos mystères inépuisables
Se sont révélés à mes yeux !
J'ai roulé dans mes vœux sublimes
Plus de vagues que tes abîmes
N'en roulent, ô mer en courroux !
Et vous, soleils aux yeux de flamme,
Le regard brûlant de mon âme
S'est élevé plus haut que vous !

De l'être universel, unique,
La splendeur dans mon ombre a lui,
Et j'ai bourdonné mon cantique
De joie et d'amour devant lui !
Et sa rayonnante pensée
Dans la mienne s'est retracée,

Et sa parole m'a connu!
Et j'ai monté devant sa face,
Et la nature m'a dit : Passe;
Ton sort est sublime, il t'a vu !

Vivez donc vos jours sans mesure !
Terre et ciel! céleste flambeau !
Montagnes, mers, et toi, nature,
Souris long-temps sur mon tombeau !
Effacé du livre de vie,
Que le néant même m'oublie !
J'admire et ne suis point jaloux!
Ma pensée a vécu d'avance
Et meurt avec une espérance
Plus impérissable que vous !

HARMONIE DIXIÈME.

❀

Le premier Regret.

ÉLÉGIE.

Le premier Amour.

*

Sur la plage sonore où la mer de Sorrente
Déroule ses flots bleus, aux pieds de l'oranger
Il est, près du sentier, sous la haie odorante,

Une pierre petite, étroite, indifférente
Aux pas distraits de l'étranger!

La giroflée y cache un seul nom sous ses gerbes,
Un nom que nul écho n'a jamais répété!
Quelquefois seulement le passant arrêté,
Lisant l'âge et la date en écartant les herbes,
Et sentant dans ses yeux quelques larmes courir,
Dit : Elle avait seize ans! c'est bientôt pour mourir!

Mais pourquoi m'entraîner vers ces scènes passées?
Laissons le vent gémir et le flot murmurer;
Revenez, revenez, ô mes tristes pensées!
Je veux rêver et non pleurer!

Dit : Elle avait seize ans ! — Oui, seize ans ! et cet âge
N'avait jamais brillé sur un front plus charmant !
Et jamais tout l'éclat de ce brûlant rivage
Ne s'était réfléchi dans un œil plus aimant !
Moi seul, je la revois, telle que la pensée
Dans l'âme où rien ne meurt, vivante l'a laissée ;
Vivante ! comme à l'heure où les yeux sur les miens,
Prolongeant sur la mer nos premiers entretiens,
Ses cheveux noirs livrés au vent qui les dénoue,
Et l'ombre de la voile errante sur sa joue,
Elle écoutait le chant du nocturne pêcheur,
De la brise embaumée aspirait la fraîcheur,
Me montrait dans le ciel la lune épanouie,
Comme une fleur des nuits dont l'aube est réjouie,
Et l'écume argentée ; et me disait : Pourquoi
Tout brille-t-il ainsi dans les airs et dans moi ?
Jamais ces champs d'azur semés de tant de flammes,
Jamais ces sables d'or où vont mourir les lames,

Ces monts dont les sommets tremblent au fond des cieux,
Ces golfes couronnés de bois silencieux,
Ces lueurs sur la côte, et ces chants sur les vagues,
N'avaient ému mes sens de voluptés si vagues !
Pourquoi comme ce soir n'ai-je jamais rêvé ?
Un astre dans mon cœur s'est-il aussi levé ?
Et toi, fils du matin ! dis, à ces nuits si belles
Les nuits de ton pays, sans moi, ressemblaient-elles ?
Puis regardant sa mère assise auprès de nous
Posait pour s'endormir son front sur ses genoux.

Mais pourquoi m'entraîner vers ces scènes passées !
Laissons le vent gémir et le flot murmurer ;
Revenez, revenez, ô mes tristes pensées !
Je veux rêver et non pleurer !

Que son œil était pur, et sa lèvre candide !
Que son ciel inondait son âme de clarté !
Le beau lac de Némi qu'aucun souffle ne ride
A moins de transparence et de limpidité !
Dans cette âme, avant elle, on voyait ses pensées,
Ses paupières, jamais sur ses beaux yeux baissées,
Ne voilaient son regard d'innocence rempli,
Nul souci sur son front n'avait laissé son pli ;
Tout folâtrait en elle; et ce jeune sourire
Qui plus tard sur la bouche avec tristesse expire,
Sur sa lèvre entr'ouverte était toujours flottant,
Comme un pur arc-en-ciel sur un jour éclatant !
Nulle ombre ne voilait ce ravissant visage,
Ce rayon n'avait pas traversé de nuage !
Son pas insouciant, indécis, balancé,
Flottait comme un flot libre où le jour est bercé,
Ou courait pour courir; et sa voix argentine,
Écho limpide et pur de son âme enfantine,

Musique de cette âme où tout semblait chanter,
Égayait jusqu'à l'air qui l'entendait monter!

Mais pourquoi m'entraîner vers ces scènes passées?
Laissez le vent gémir et le flot murmurer;
Revenez, revenez, ô mes tristes pensées!
Je veux rêver et non pleurer!

Mon image en son cœur se grava la première,
Comme dans l'œil qui s'ouvre, au matin, la lumière;
Elle ne regarda plus rien après ce jour;
De l'heure qu'elle aima, l'univers fut amour!
Elle me confondait avec sa propre vie,
Voyait tout dans mon âme; et je faisais partie
De ce monde enchanté qui flottait sous ses yeux,
Du bonheur de la terre et de l'espoir des cieux,

Elle ne pensait plus au temps, à la distance,
L'heure seule absorbait toute son existence;
Avant moi cette vie était sans souvenir,
Un soir de ces beaux jours était tout l'avenir!
Elle se confiait à la douce nature
Qui souriait sur nous; à la prière pure
Qu'elle allait, le cœur plein de joie, et non de pleurs,
A l'autel qu'elle aimait répandre avec ses fleurs;
Et sa main m'entraînait aux marches de son temple,
Et comme un humble enfant, je suivais son exemple,
Et sa voix me disait tout bas : Prie avec moi!
Car je ne comprends pas le ciel même sans toi!

Mais pourquoi m'entraîner vers ces scènes passées?
Laissez le vent gémir et le flot murmurer;
Revenez, revenez, ô mes tristes pensées!
Je veux rêver, et non pleurer!

Voyez, dans son bassin, l'eau d'une source vive
S'arrondir comme un lac sous son étroite rive,
Bleue et claire, à l'abri du vent qui va courir
Et du rayon brûlant qui pourrait la tarir!
Un cygne blanc nageant sur la nappe limpide,
En y plongeant son cou qu'enveloppe la ride,
Orne sans le ternir le liquide miroir,
Et s'y berce au milieu des étoiles du soir;
Mais si, prenant son vol vers des sources nouvelles,
Il bat le flot tremblant de ses humides ailes,
Le ciel s'efface au sein de l'onde qui brunit,
La plume à blancs flocons y tombe, et la ternit,
Comme si le vautour, ennemi de sa race,
De sa mort sur les flots avait semé la trace;
Et l'azur éclatant de ce lac enchanté
N'est plus qu'une onde obscure où le sable a monté!
Ainsi, quand je partis, tout trembla dans cette âme;
Le rayon s'éteignit; et sa mourante flamme

Remonta dans le ciel pour n'en plus revenir ;
Elle n'attendit pas un second avenir,
Elle ne languit pas de doute en espérance,
Et ne disputa pas sa vie à la souffrance ;
Elle but d'un seul trait le vase de douleur,
Dans sa première larme elle noya son cœur !
Et, semblable à l'oiseau, moins pur et moins beau qu'elle,
Qui le soir pour dormir, met son cou sous son aile,
Elle s'enveloppa d'un muet désespoir,
Et s'endormit aussi ; mais, hélas ! loin du soir !

Mais pourquoi m'entraîner vers ces scènes passées ?
Laissons le vent gémir et le flot murmurer ;
Revenez, revenez, ô mes tristes pensées !
Je veux rêver et non pleurer !

Elle a dormi quinze ans dans sa couche d'argile,
Et rien ne pleure plus sur son dernier asile;
Et le rapide oubli, second linceul des morts,
A couvert le sentier qui menait vers ces bords;
Nul ne visite plus cette pierre effacée,
Nul n'y songe et n'y prie!... excepté ma pensée,
Quand, remontant le flot de mes jours révolus,
Je demande à mon cœur tous ceux qui n'y sont plus!
Et que, les yeux flottans sur de chères empreintes,
Je pleure dans mon ciel tant d'étoiles éteintes!
Elle fut la première, et sa douce lueur
D'un jour pieux et tendre éclaire encor mon cœur!

Mais pourquoi m'entraîner vers ces scènes passées?
Laissez le vent gémir et le flot murmurer;
Revenez, revenez, ô mes tristes pensées!
Je veux rêver et non pleurer!

Un arbuste épineux, à la pâle verdure,
Est le seul monument que lui fit la nature ;
Battu des vents de mer, du soleil calciné,
Comme un regret funèbre au cœur enraciné,
Il vit dans le rocher sans lui donner d'ombrage ;
La poudre du chemin y blanchit son feuillage,
Il rampe près de terre, où ses rameaux penchés
Par la dent des chevreaux sont toujours retranchés ;
Une fleur, au printemps, comme un flocon de neige,
Y flotte un jour ou deux ; mais le vent qui l'assiége
L'effeuille avant qu'elle ait répandu son odeur,
Comme la vie, avant qu'elle ait charmé le cœur !
Un oiseau de tendresse et de mélancolie
S'y pose pour chanter sur le rameau qui plie !
Oh! dis, fleur que la vie a fait sitôt flétrir,
N'est-il pas une terre où tout doit refleurir ?...

Remontez, remontez à ces heures passées!
Vos tristes souvenirs m'aident à soupirer!
Allez où va mon âme! Allez, ô mes pensées,
Mon cœur est plein, je veux pleurer!

HARMONIE ONZIÈME.

❀

Novissima Verba,

ou

Mon âme est triste jusqu'à la mort.

Novissima Verba,

OU

MON AME EST TRISTE JUSQU'A LA MORT!

*

La nuit roule en silence autour de nos demeures
Sur les vagues du ciel la plus noire des heures;
Nul rayon sur mes yeux ne pleut du firmament,
Et la brise n'a plus, même un gémissement,

Une plainte, qui dise à mon âme aussi sombre :
Quelque chose avec toi meurt et se plaint dans l'ombre!
Je n'entends au dehors que le lugubre bruit
Du balancier qui dit : le temps marche et te fuit !
Au dedans, que le pouls, balancier de la vie,
Dont les coups inégaux, dans ma tempe engourdie,
M'annoncent sourdement que le doigt de la mort
De la machine humaine a pressé le ressort,
Et que, semblable au char qu'un coursier précipite,
C'est pour mieux se briser qu'il s'élance plus vite!

*

Et c'est donc là le terme! — Ah! s'il faut une fois
Que chaque homme à son tour élève enfin la voix,
C'est alors! c'est avant, qu'une terre glacée
Engloutisse avec lui sa dernière pensée!
C'est à cette heure même, où prête à s'exhaler,

Toute âme a son secret qu'elle veut révéler,
Son mot à dire au monde, à la mort, à la vie,
Avant que pour jamais, éteinte, évanouie,
Elle n'ait disparu, comme un feu de la nuit,
Qui ne laisse après soi ni lumière ni bruit!
Que laissons-nous, ô vie, hélas! quand tu t'envoles?
Rien, que ce léger bruit des dernières paroles,
Court écho de nos pas, pareil au bruit plaintif
Que fait en palpitant la voile de l'esquif,
Au murmure d'une eau courante et fugitive,
Qui gémit sur sa pente, et se plaint à sa rive;
Ah! donnons-nous du moins ce charme consolant
D'entendre murmurer ce souffle en l'exhalant!
Parlons! puisqu'un vain son que suit un long silence
Est le seul monument de toute une existence,
La pierre qui constate une vie ici-bas!
Comme ces marbres noirs qu'on élève au trépas,
Dans ces champs, du cercueil solitaire domaine,

Qui marquent d'une date une poussière humaine,
Et disent à notre œil de néant convaincu :
Un homme a passé là! cette argile a vécu!

*

Paroles, faible écho qui trompez le génie!
Enfantement sans fruit! douloureuse agonie
De l'âme consumée en efforts impuissans,
Qui veut se reproduire au moins dans ses accens,
Et qui, lorsqu'elle croit contempler son image,
Vous voit évanouir en fumée, en nuage!
Ah! du moins aujourd'hui servez mieux ma douleur!
Condensez-vous, semblable à l'ardente vapeur
Qui s'élevant le soir des sommets de la terre,
Se condense en nuée et jaillit en tonnerre;
Comme l'eau des torrens, parole, amasse-toi!
Afin de révéler ce qui s'agite en moi!

Pour dire à cet abîme appelé vie ou tombe,
A la nuit d'où je sors, à celle où je retombe,
A ce je ne sais quoi qui m'envie un instant;
Pour lui dire à mon tour, sans savoir s'il m'entend :
Et moi je passe aussi parmi l'immense foule
D'êtres créés, détruits, qui devant toi s'écoule;
J'ai vu, pensé, senti, souffert, et je m'en vais,
Ébloui d'un éclair qui s'éteint pour jamais,
Et saluant d'un cri d'horreur ou d'espérance
La rive que je quitte et celle où je m'élance,
Comme un homme jugé, condamné sans retour
A se précipiter du sommet d'une tour,
Au moment formidable où son pied perd la cime,
D'un cri de désespoir remplit du moins l'abîme!

*

J'ai vécu; c'est-à-dire à moi-même inconnu

Ma mère en gémissant m'a jeté faible et nu;
J'ai compté dans le ciel le coucher et l'aurore
D'un astre qui descend pour remonter encore,
Et dont l'homme qui s'use à les compter en vain
Attend toujours trompé, toujours un lendemain;
Mon âme a, quelques jours, animé de sa vie
Un peu de cette fange à ces sillons ravie,
Qui répugnait à vivre et tendait à la mort,
Faisait pour se dissoudre un éternel effort,
Et que par la douleur je retenais à peine;
La douleur! nœud fatal, mystérieuse chaîne,
Qui dans l'homme étonné réunit pour un jour
Deux natures luttant dans un contraire amour
Et dont chacune à part serait digne d'envie,
L'une dans son néant et l'autre dans sa vie,
Si la vie et la mort ne sont pas même, hélas!
Deux mots créés par l'homme et que Dieu n'entend pas?
Maintenant ce lien que chacun d'eux accuse,

Prêt à se rompre enfin sous la douleur qui l'use,
Laisse s'évanouir comme un rêve léger
L'inexplicable tout qui veut se partager ;
Je ne tenterai pas d'en renouer la trame,
J'abandonne à leur chance et mes sens et mon âme :
Qu'ils aillent où Dieu sait, chacun de leur côté !
Adieu monde fuyant ! nature, humanité,
Vaine forme de l'être, ombre d'un météore,
Nous nous connaissons trop pour nous tromper encore !

*

Oui, je te connais trop, ô vie ! et j'ai goûté
Tous tes flots d'amertume et de félicité,
Depuis les doux flocons de la brillante écume
Qui nage aux bords dorés de ta coupe qui fume,
Quand l'enfant enivré lui sourit, et croit voir
Une immortalité dans l'aurore et le soir,

Ou que brisant ses bords contre sa dent avide
Le jeune homme d'un trait la savoure et la vide
Jusqu'à la lie épaisse et fade que le temps
Dépose au fond du vase, et mêle aux flots restans,
Quand de sa main tremblante un vieillard la soulève
Et par seule habitude en répugnant l'achève ;
Tu n'es qu'un faux sentier qui retourne à la mort!
Un fleuve qui se perd au sable dont il sort,
Une dérision d'un être habile à nuire,
Qui s'amuse sans but à créer pour détruire,
Et qui de nous tromper se fait un divin jeu !
Ou plutôt, n'es-tu pas une échelle de feu
Dont l'échelon brûlant s'attache au pied qui monte,
Et qu'il faut cependant que tout mortel affronte ?

*

Que tu sais bien dorer ton magique lointain !

Qu'il est beau l'horizon de ton riant matin !
Quand le premier amour et la fraîche espérance
Nous entr'ouvrent l'espace où notre âme s'élance
N'emportant avec soi qu'innocence et beauté,
Et que d'un seul objet notre cœur enchanté
Dit comme Roméo : « Non, ce n'est pas l'aurore !
» Aimons toujours ! l'oiseau ne chante pas encore ! »
Tout le bonheur de l'homme est dans ce seul instant ;
Le sentier de nos jours n'est vert qu'en le montant !
De ce point de la vie où l'on en sent le terme
On voit s'évanouir tout ce qu'elle renferme ;
L'espérance reprend son vol vers l'orient ;
On trouve au fond de tout le vide et le néant ;
Avant d'avoir goûté l'âme se rassasie ;
Jusque dans cet amour qui peut créer la vie
On entend une voix : Vous créez pour mourir !
Et le baiser de feu sent un frisson courir !
Quand le bonheur n'a plus ni lointain ni mystère,

Quand le nuage d'or laisse à nu cette terre,
Quand la vie une fois a perdu son erreur,
Quand elle ne ment plus, c'en est fait du bonheur!

*

Amour, être de l'être! amour, âme de l'âme!
Nul homme plus que moi ne vécut de ta flamme!
Nul brûlant de ta soif sans jamais l'épuiser
N'eût sacrifié plus pour t'immortaliser!
Nul ne désira plus dans l'autre âme qu'il aime
De concentrer sa vie en se perdant soi-même,
Et dans un monde à part de toi seul habité
De se faire à lui seul sa propre éternité!
Femmes! anges mortels! création divine!
Seul rayon dont la vie un moment s'illumine!
Je le dis à cette heure, heure de vérité,
Comme je l'aurais dit, quand devant la beauté

Mon cœur épanoui qui se sentait éclore
Fondait comme une neige aux rayons de l'aurore !
Je ne regrette rien de ce monde que vous !
Ce que la vie humaine a d'amer et de doux,
Ce qui la fait brûler, ce qui trahit en elle
Je ne sais quel parfum de la vie immortelle,
C'est vous seules ! Par vous toute joie est amour !
Ombre des biens parfaits du céleste séjour
Vous êtes ici-bas la goutte sans mélange
Que Dieu laissa tomber de la coupe de l'ange !
L'étoile qui brillant dans une vaste nuit
Dit seule à nos regards qu'un autre monde luit !
Le seul garant enfin que le bonheur suprême,
Ce bonheur que l'amour puise dans l'amour même
N'est pas un songe vain créé pour nous tenter,
Qu'il existe, ou plutôt qu'il pourrait exister
Si, brûlant à jamais du feu qui nous dévore,
Vous et l'être adoré dont l'âme vous adore,

L'innocence, l'amour, le désir, la beauté,
Pouvaient ravir aux Dieux leur immortalité !

*

Quand vous vous desséchez sur le cœur qui vous aime,
Ou que ce cœur flétri se dessèche lui-même,
Quand le foyer divin qui brûle encore en nous
Ne peut plus rallumer sa flamme éteinte en vous,
Que nul sein ne bat plus quand le nôtre soupire,
Que nul front ne rougit sous notre œil qu'il attire,
Et que la conscience avec un cri d'effroi
Nous dit : Ce n'est plus toi qu'elles aiment en toi !
Alors, comme un esprit exilé de sa sphère
Se résigne en pleurant aux ombres de la terre,
Détachant de vos pas nos yeux voilés de pleurs,
Aux faux biens d'ici-bas nous dévouons nos cœurs;
Les uns, sacrifiant leur vie à leur mémoire,

Adorent un écho qu'ils appellent la gloire ;
Ceux-ci de la faveur assiégent les sentiers
Et veulent au néant arriver les premiers !
Ceux-là, des voluptés vidant la coupe infâme,
Pour mourir tout vivans assoupissent leur âme ;
D'autres, accumulant pour enfouir encor,
Recueillent dans la fange une poussière d'or ;
Mais mon œil a percé ces ombres de la vie ;
Aucun de ces faux biens que le vulgaire envie,
Gloire, puissance, orgueil, éprouvés tour à tour,
N'ont pesé dans mon cœur un soupir de l'amour,
D'un de ses souvenirs, même effacé la trace,
Ni de mon âme une heure agité la surface,
Pas plus que le nuage ou l'ombre des rameaux
Ne ride en s'y peignant la surface des eaux.
Après l'amour éteint si je vécus encore,
C'est pour la vérité, soif aussi qui dévore !

*

Ombre de nos désirs, trompeuse vérité,
Que de nuits sans sommeil ne m'as-tu pas coûté ?
A moi, comme aux esprits fameux de tous les âges
Que l'ignorance humaine, hélas ! appela sages,
Tandis qu'au fond du cœur riant de leur vertu,
Ils disaient en mourant : Science, que sais-tu ?
Ah ! si ton pur rayon descendait sur la terre,
Nous tomberions frappés comme par le tonnerre !
Mais ce désir est faux comme tous nos désirs ;
C'est un soupir de plus parmi nos vains soupirs !
La tombe est de l'amour le fond lugubre et sombre,
La vérité toujours a nos erreurs pour ombre,
Chaque jour prend pour elle un rêve de l'esprit
Qu'un autre jour salue, adore et puis maudit !

*

Avez-vous vu, le soir d'un jour mêlé d'orage,
Le soleil qui descend de nuage en nuage,
A mesure qu'il baisse et retire le jour
De ses reflets de feu les dorer tour à tour ?
L'œil les voit s'enflammer sous son disque qui passe,
Et dans ce voile ardent croit adorer sa trace;
Le voilà! dites-vous, dans la blanche toison
Que le souffle du soir balance à l'horizon !
Le voici dans les feux dont cette pourpre éclate !
Non, non, c'est lui qui teint ces flocons d'écarlate !
Non, c'est lui qui, trahi par ce flux de clarté,
A fendu d'un rayon ce nuage argenté !
Voile impuissant! le jour sous l'obstacle étincelle!
C'est lui ! la nue est pleine et la pourpre en ruisselle !
Et tandis que votre œil à cette ombre attaché
Croit posséder enfin l'astre déjà couché,
La nue à vos regards fond et se décolore;
Ce n'est qu'une vapeur qui flotte et s'évapore;

Vous le cherchez plus loin, déjà, déjà trop tard!
Le soleil est toujours au-delà du regard!
Et le suivant en vain de nuage en nuage,
Non, ce n'est jamais lui, c'est toujours son image!
Voilà la vérité! Chaque siècle à son tour
Croit soulever son voile et marcher à son jour,
Mais celle qu'aujourd'hui notre ignorance adore
Demain n'est qu'un nuage; une autre est près d'éclore!
A mesure qu'il marche et la proclame en vain,
La vérité qui fuit trompe l'espoir humain,
Et l'homme qui la voit dans ses reflets sans nombre
En croyant l'embrasser n'embrasse que son ombre!
Mais les siècles déçus sans jamais se lasser
Effacent leur chemin pour le recommencer!

La vérité complète est le miroir du monde;
Du jour qui sort de lui Dieu le frappe et l'inonde,

Il s'y voit face à face, et seul il peut s'y voir;
Quand l'homme ose toucher à ce divin miroir,
Il se brise en éclats sous la main des plus sages,
Et ses fragmens épars sont le jouet des âges!
Chaque siècle, chaque homme, assemblant ces débris
Dit : Je réunirai ces lueurs des esprits,
Et dans un seul foyer concentrant la lumière,
La nature à mes yeux paraîtra tout entière!
Il dit, il croit, il tente, il rassemble en tous lieux
Les lumineux fragmens d'un tout mystérieux,
D'un espoir sans limite en rêvant il s'embrase,
Des systèmes humains il élargit la base,
Il encadre au hasard, dans cette immensité,
Système, opinion, mensonge, vérité!
Puis, quand il croit avoir ouvert assez d'espace
Pour que dans son foyer l'infini se retrace,
Il y plonge ébloui ses avides regards,
Un jour foudroyant sort de ces morceaux épars!

Mais son œil, partageant l'illusion commune,
Voit mille vérités où Dieu n'en a mis qu'une!
Ce foyer, où le tout ne peut jamais entrer,
Disperse les lueurs qu'il devait concentrer,
Comme nos vains pensers l'un l'autre se détruisent,
Ses rayons divergens se croisent et se brisent,
L'homme brise à son tour son miroir en éclats,
Et dit, en blasphémant : Vérité, tu n'es pas!

*

Non, tu n'es pas en nous! tu n'es que dans nos songes!
Le fantôme changeant de nos propres mensonges!
Le reflet fugitif de quelque astre lointain,
Que l'homme croit saisir et qui fond sous sa main!
L'écho vide et moqueur des mille voix de l'homme,
Qui nous répond toujours par le mot qu'on te nomme!
Ta poursuite insensée est sa dernière erreur!

Mais ce vain désir même a tari dans mon cœur,
Je ne cherche plus rien à tes clartés funèbres,
Je m'abandonne en paix à ces flots de ténèbres,
Comme le nautonier, quand le pôle est perdu,
Quand sur l'étoile même un voile est étendu,
Laissant flotter la barre au gré des vagues sombres,
Croise les bras et siffle, et se résigne aux ombres,
Sûr de trouver partout la ruine et la mort,
Indifférent au moins par quel vent, sur quel bord!

*

Ah! si vous paraissiez sans ombre et sans emblème,
Source de la lumière et toi lumière même,
Ame de l'infini, qui resplendit de toi!
Si, frappés seulement d'un rayon de ta foi,
Nous te réfléchissions dans notre intelligence,
Comme une mer obscure où nage un disque immense,

Tout s'évanouirait devant ce pur soleil,
Comme l'ombre au matin, comme un songe au réveil;
Tout s'évaporerait sous le rayon de flamme,
La matière, et l'esprit, et les formes, et l'âme,
Tout serait pour nos yeux à ta pure clarté
Ce qu'est la pâle image à la réalité!
La vie, à ton aspect, ne serait plus la vie,
Elle s'élèverait triomphante et ravie,
Ou, si ta volonté comprimait son transport,
Elle ne serait plus qu'une éternelle mort!
Malgré le voile épais qui te cache à ma vue,
Voilà, voilà mon mal! c'est ta soif qui me tue!
Mon âme n'est vers toi qu'un éternel soupir,
Une veille, que rien ne peut plus assoupir;
Je meurs de ne pouvoir nommer ce que j'adore,
Et si tu m'apparais! tu vois, je meurs encore!

*

Et de mon impuissance à la fin convaincu,
Me voilà ! demandant si j'ai jamais vécu,
Touchant au terme obscur de mes courtes années,
Comptant mes pas perdus et mes heures sonnées,
Aussi surpris de vivre, aussi vide, aussi nu,
Que le jour où l'on dit : Un enfant m'est venu !
Prêt à rentrer sous l'herbe, à tarir, à me taire,
Comme le filet d'eau qui, surgi de la terre,
Y rentre de nouveau par la terre englouti
A quelques pas du sol dont il était sorti !
Seulement, cette eau fuit sans savoir qu'elle coule;
Ce sable ne sait pas où la vague le roule;
Ils n'ont ni sentiment, ni murmure, ni pleurs,
Et moi, je vis assez pour sentir que je meurs !
Mourir ! ah ! ce seul mot fait horreur de la vie !
L'éternité vaut-elle une heure d'agonie ?

La douleur nous précède, et nous enfante au jour,
La douleur à la mort nous enfante à son tour!
Je ne mesure plus le temps qu'elle me laisse,
Comme je mesurais, dans ma verte jeunesse,
En ajoutant aux jours de longs jours à venir,
Mais, en les retranchant de mon court avenir,
Je dis : Un jour de plus, un jour de moins; l'aurore
Me retranche un de ceux qui me restaient encore;
Je ne les attends plus, comme dans mon matin,
Pleins, brillans, et dorés des rayons du lointain,
Mais ternes, mais pâlis, décolorés et vides
Comme une urne fêlée et dont les flancs arides
Laissent fuir l'eau du ciel que l'homme y cherche en vain,
Passé sans souvenir, présent sans lendemain,
Et je sais que le jour est semblable à la veille,
Et le matin n'a plus de voix qui me réveille,
Et j'envie au tombeau le long sommeil qu'il dort,
Et mon âme est déjà triste comme la mort!

*

Triste comme la mort ? Et la mort souffre-t-elle ?
Le néant se plaint-il à la nuit éternelle ?
Ah ! plus triste cent fois que cet heureux néant
Qui n'a point à mourir et ne meurt pas vivant !
Mon âme est une mort qui se sent et se souffre ;
Immortelle agonie ! abîme, immense gouffre,
Où la pensée en vain cherchant à s'engloutir
En se précipitant ne peut s'anéantir !
Un songe sans réveil ! une nuit sans aurore,
Un feu sans aliment qui brûle et se dévore !...
Une cendre brûlante où rien n'est allumé,
Mais où tout ce qu'on jette est soudain consumé ;
Un délire sans terme, une angoisse éternelle !
Mon âme avec effroi regarde derrière elle
Et voit son peu de jours, passés, et déjà froids

TAYLOR INST. OXFORD

Comme la feuille sèche autour du tronc des bois;
Je regarde en avant et je ne vois que doute
Et ténèbres, couvrant le terme de la route!
Mon être à chaque souffle exhale un peu de soi,
C'était moi qui souffrais, ce n'est déjà plus moi!
Chaque parole emporte un lambeau de ma vie;
L'homme ainsi s'évapore et passe; et quand j'appuie,
Sur l'instabilité de cet être fuyant,
A ses tortures près tout semblable au néant,
Sur ce moi fugitif insoluble problème
Qui ne se connaît pas et doute de soi-même,
Insecte d'un soleil par un rayon produit,
Qui regarde une aurore et rentre dans sa nuit,
Et que sentant en moi la stérile puissance
D'embrasser l'infini dans mon intelligence,
J'ouvre un regard de Dieu sur la nature et moi,
Que je demande à tout: Pourquoi? pourquoi? pourquoi?
Et que pour seul éclair, et pour seule réponse

Dans mon second néant je sens que je m'enfonce,
Que je m'évanouis en regrets superflus,
Qu'encore une demande et je ne serai plus!!!
Alors je suis tenté de prendre l'existence
Pour un sarcasme amer d'une aveugle puissance,
De lui parler sa langue! et semblable au mourant
Qui trompe l'agonie et rit en expirant,
D'abîmer ma raison dans un dernier délire
Et de finir aussi par un éclat de rire!

*

Ou de dire : Vivons ! et dans la volupté
Noyons ce peu d'instans au néant disputé !
Le soir vient ! dérobons quelques heures encore
Au temps qui nous les jette et qui nous les dévore ;
Enivrons-nous du moins de ce poison humain
Que la mort nous présente en nous cachant sa main !

Jusqu'aux bords de la tombe il croît encor des roses,
De naissantes beautés pour le désir écloses,
Dont le cœur feint l'amour, dont l'œil sait l'imiter,
Et que l'orgueil ou l'or font encor palpiter !
Plongeons-nous tout entiers dans ces mers de délices;
Puis, au premier dégoût trouvé dans ces calices,
Avant l'heure où les sens de l'ivresse lassés
Font monter l'amertume et disent : C'est assez!
Voilà la coupe pleine où de son ambroisie
Sous les traits du sommeil la mort éteint la vie!
Buvons ; voilà le flot qui ne fera qu'un pli
Et nous recouvrira d'un éternel oubli,
Glissons-y ; dérobons sa proie à l'existence !
A la mort sa douleur, au destin sa vengeance,
Ces langueurs que la vie au fond laisse croupir,
Et jusqu'au sentiment de son dernier soupir ;
Et fût-il un réveil même à ce dernier somme,
Défions le destin de faire pis qu'un homme !

*

Mais cette lâche idée où je m'appuie en vain,
N'est qu'un roseau pliant qui fléchit sous ma main!
Elle éclaire un moment le fond du précipice,
Mais comme l'incendie éclaire l'édifice,
Comme le feu du ciel dans le nuage errant
Éclaire l'horizon, mais en le déchirant!
Ou comme la lueur lugubre et solitaire
De la lampe des morts qui veille sous la terre,
Éclaire le cadavre aride et desséché
Et le ver du sépulcre à sa proie attaché.

Non! dans ce noir chaos, dans ce vide sans terme,
Mon âme sent en elle un point d'appui plus ferme,
La conscience! instinct d'une autre vérité,

Qui guide par sa force et non par sa clarté,
Comme on guide l'aveugle en sa sombre carrière,
Par la voix, par la main, et non par la lumière.
Noble instinct! conscience! ô vérité du cœur!
D'un astre encor voilé prophétique chaleur!
Tu m'annonces toi seule en tes mille langages
Quelque chose qui luit derrière ces nuages!
Dans quelque obscurité que tu plonges mes pas,
Même au fond de ma nuit tu ne t'égares pas!
Quand ma raison s'éteint ton flambeau luit encore!
Tu dis ce qu'elle tait; tu sais ce qu'elle ignore;
Quand je n'espère plus, l'espérance est ta voix;
Quand je ne crois plus rien, tu parles et je crois!

*

Et ma main hardiment brise et jette loin d'elle
La coupe des plaisirs, et la coupe mortelle;

Et mon âme qui veut vivre et souffrir encor,
Reprend vers la lumière un généreux essor
Et se fait dans l'abîme où la douleur la noie
De l'excès de sa peine une secrète joie;
Comme le voyageur parti dès le matin,
Qui ne voit pas encor le terme du chemin,
Trouve le ciel brûlant, le jour long, le sol rude,
Mais fier de ses sueurs et de sa lassitude,
Dit en voyant grandir les ombres des cyprès :
J'ai marché si long-temps que je dois être près!
A ce risque fatal, je vis, je me confie ;
Et dût ce noble instinct, sublime duperie,
Sacrifier en vain l'existence à la mort,
J'aime à jouer ainsi mon âme avec le sort!
A dire, en répandant au seuil d'un autre monde
Mon cœur comme un parfum et mes jours comme une onde :
Voyons si la vertu n'est qu'une sainte erreur,
L'espérance un dé faux qui trompe la douleur,

Et si, dans cette lutte où son regard m'anime,
Le Dieu serait ingrat quand l'homme est magnanime?

*

Alors, semblable à l'ange envoyé du Très-Haut
Qui vint sur son fumier prendre Job en défaut,
Et qui, trouvant son cœur plus fort que ses murmures,
Versa l'huile du ciel sur ses mille blessures;
Le souvenir de Dieu descend, et vient à moi,
Murmure à mon oreille, et me dit : Lève-toi !
Et ravissant mon âme à son lit de souffrance,
Sous les regards de Dieu l'emporte et la balance;
Et je vois l'infini poindre et se réfléchir
Jusqu'aux mers de soleils que la nuit fait blanchir;
Il répand ses rayons et voila la nature;
Les concentre, et c'est Dieu; lui seul est sa mesure,
Il puise sans compter les êtres et les jours

Dans un être et des temps qui débordent toujours ;
Puis les rappelle à soi comme une mer immense
Qui retire sa vague et de nouveau la lance,
Et la vie et la mort sont sans cesse et sans fin
Ce flux et ce reflux de l'océan divin !
Leur grandeur est égale et n'est pas mesurée
Par leur vile matière ou leur courte durée ;
Un monde est un atome à son immensité,
Un moment est un siècle à son éternité,
Et je suis, moi, poussière à ses pieds dispersée
Autant que les soleils, car je suis sa pensée !
Et chacun d'eux reçoit la loi qu'il lui prescrit,
La matière en matière et l'esprit en esprit !
Graviter est la loi de ces globes de flamme ;
Souffrir pour expier est le destin de l'âme ;
Et je combats en vain l'arrêt mystérieux,
Et la vie et la mort, tout l'annonce à mes yeux.
L'une et l'autre ne sont qu'un divin sacrifice ;

Le monde a pour salut l'instrument d'un supplice;
Sur ce rocher sanglant où l'arbre en fut planté
Les temps ont vu mûrir le fruit de vérité,
Et quand l'homme modèle et le Dieu du mystère,
Après avoir parlé, voulut quitter la terre,
Il ne couronna pas son front pâle et souffrant
Des roses que Platon respirait en mourant;
Il ne fit point descendre une échelle de flamme
Pour monter triomphant par les degrés de l'âme!
Son échelle céleste, à lui, fut une croix,
Et son dernier soupir, et sa dernière voix
Une plainte à son Père, un pourquoi sans réponse,
Tout semblable à celui que ma bouche prononce!...
Car il ne lui restait que le doute à souffrir,
Cette mort de l'esprit qui doit aussi mourir!...

*

Ou bien de ces hauteurs rappelant ma pensée,
Ma mémoire ranime une trace effacée,
Et de mon cœur trompé rapprochant le lointain,
A mes soirs pâlissans rend l'éclat du matin,
Et de ceux que j'aimais l'image évanouie
Se lève dans mon âme; et je revis ma vie!

. . . . . .

*

Un jour, c'était aux bords où les mers du midi
Arrosent l'aloès de leur flot attiédi,
Au pied du mont brûlant dont la cendre féconde
Des doux vallons d'Enna fait le jardin du monde;
C'était aux premiers jours de mon précoce été,
Quand le cœur porte en soi son immortalité,
Quand nulle feuille encor par l'orage jaunie
N'a tombé sous nos pas de l'arbre de la vie,

Quand chaque battement qui soulève le cœur
Est un immense élan vers un vague bonheur,
Que l'air dans notre sein n'a pas assez de place,
Le jour assez de feux, le ciel assez d'espace,
Et que le cœur plus fort que ses émotions
Respire hardiment le vent des passions,
Comme au réveil des flots la voile du navire
Appelle l'ouragan, palpite, et le respire!
Et je ne connaissais de ce monde enchanté
Que le cœur d'une mère et l'œil d'une beauté;
Et j'aimais; et l'amour, sans consumer mon âme,
Dans une âme de feu réfléchissait sa flamme,
Comme ce mont brûlant que nous voyons fumer
Embrasait cette mer, mais sans la consumer!
Et notre amour était beau comme l'espérance,
Long comme l'avenir, pur comme l'innocence.

*

Et son nom?—Eh! qu'importe un nom! Elle n'est plus
Qu'un souvenir planant dans un lointain confus,
Dans les plis de mon cœur une image cachée,
Ou dans mon œil aride une larme séchée!

Et nous étions assis à l'heure du réveil,
Elle et moi, seuls, devant la mer et le soleil,
Sur les pieds tortueux des châtaigniers sauvages
Qui couronnent l'Etna de leurs derniers feuillages;
Et le jour se levait aussi dans notre cœur,
Long, serein, rayonnant, tout lumière et chaleur;
Les brises qui du pin touchaient les larges faîtes,
Y prenaient une voix et chantaient sur nos têtes,
Par l'aurore attiédis les purs souffles des airs
En vagues de parfum montaient du lit des mers,
Et jusqu'à ces hauteurs apportaient par bouffées

Des flots sur les rochers les clameurs étouffées,
Des chants confus d'oiseaux, et des roucoulemens,
Des cliquetis d'insecte ou des bourdonnemens,
Mille bruits dont partout la solitude est pleine,
Que l'oreille retrouve et perd à chaque haleine,
Témoignages de vie et de félicité,
Qui disaient : Tout est vie, amour et volupté!
Et je n'entendais rien que ma voix et la sienne,
La sienne, écho vivant qui renvoyait la mienne;
Et ces deux voix d'accord, vibrant à l'unisson,
Se confondaient en une et ne formaient qu'un son!

*

Et nos yeux descendaient d'étages en étages,
Des rochers aux forêts, des forêts aux rivages,
Du rivage à la mer, dont l'écume d'abord
D'une frange ondoyante y dessinait le bord,

Puis, étendant sans fin son bleu semé de voiles,
Semblait un second ciel tout blanchissant d'étoiles;
Et les vaisseaux allaient et venaient sur les eaux,
Rasant le flot de l'aile ainsi que des oiseaux,
Et quelques uns, glissant le long des hautes plages,
Mêlaient leurs mâts tremblans aux arbres des rivages,
Et jusqu'à ces sommets on entendait monter
Les voix des matelots que le flot fait chanter!
Et l'horizon noyé dans des vapeurs vermeilles
S'y perdait; et mes yeux plongés dans ces merveilles,
S'égarant jusqu'aux bords de ce miroir si pur,
Remontaient dans le ciel de l'azur à l'azur,
Puis venaient, éblouis, se reposer encore
Dans un regard plus doux que la mer et l'aurore,
Dans les yeux enivrés d'un être ombre du mien,
Où mon délire encor se redoublait du sien!
Et nous étions en paix avec cette nature,
Et nous aimions ces prés, ce ciel, ce doux murmure,

Ces arbres, ces rochers, ces astres, cette mer;
Et toute notre vie était un seul aimer!
Et notre âme, limpide et calme comme l'onde,
Dans la joie et la paix réfléchissait le monde;
Et les traits concentrés dans ce brillant milieu
Y formaient une image, et l'image était... Dieu!
Et cette idée, ainsi dans nos cœurs imprimée,
N'en jaillissait point tiède, inerte, inanimée,
Comme l'orbe éclatant du céleste soleil,
Qui flotte terne et froid dans l'océan vermeil,
Mais vivante, et brûlante, et consumant notre âme,
Comme sort du bûcher une odorante flamme!
Et nos cœurs embrasés, en soupirs s'exhalaient,
Et nous voulions lui dire... et nos cœurs seuls parlaient;
Et qui m'eût dit alors qu'un jour la grande image
De ce Dieu pâlirait sous l'ombre du nuage,
Qu'il faudrait le chercher en moi, comme aujourd'hui,
Et que le désespoir pouvait douter de lui?

J'aurais ri dans mon cœur de ma crainte insensée,
Ou j'aurais eu pitié de ma propre pensée!
Et les jours ont passé courts comme le bonheur,
Et les ans ont brisé l'image dans mon cœur,
Tout s'est évanoui !... mais le souvenir reste
De l'apparition matinale et céleste,
Et comme ces mortels des temps mystérieux
Que visitaient jadis des envoyés des cieux,
Quand leurs yeux avaient vu la divine lumière
S'attendaient à la mort et fermaient leur paupière
Au rayon pâlissant, de mon soir obscurci,
Je dis : J'ai vu mon Dieu ; je puis mourir aussi!
Mais celui dont la vie et l'amour sont l'ouvrage
N'a pas fait le miroir pour y briser l'image!

*

Et sûr de l'avenir, je remonte au passé ;

Quel est sur ce coteau du matin caressé,
Aux bords de ces flots bleus qu'un jour du matin dore,
Ce toit champêtre et seul d'où rejaillit l'aurore?
La fleur du citronnier l'embaume, et le cyprès
L'enveloppe au couchant d'un rempart sombre et frais,
Et la vigne y couvrant de blanches colonnades,
Court en festons joyeux d'arcades en arcades!
La colombe au col noir roucoule sur les toits,
Et sur les flots dormans se répand une voix,
Une voix qui cadence une langne divine,
Et d'un accent si doux que l'amour s'y devine.
Le portique au soleil est ouvert; une enfant
Au front pur, aux yeux bleus, y guide en triomphant
Un lévrier folâtre aussi blanc que la neige,
Dont le regard aimant la flatte et la protège;
De la plage voisine ils prennent le sentier
Qui serpente à travers le myrte et l'églantier;
Une barque non loin, vide et légère encore,

Ouvre déjà sa voile aux brises de l'aurore,
Et berçant sur leurs bancs les oisifs matelots,
Semble attendre son maître, et bondit sur les flots!

. . . . . .

. . . . . .

FRAGMENT

D'UNE TRAGÉDIE BIBLIQUE.

❀

La Mort de Jonathas,

FILS DE SAUL.

La Mort de Jonathas.

*

La scène représente un champ de bataille jonché de morts.
Il est nuit.

SCENE IV.

Jonathas blessé, soutenu par un vieillard son écuyer, entre par le côté opposé de la scène.

JONATHAS, ESDRAS, *écuyer de Jonathas.*

JONATHAS *avançant avec peine.*

Où sommes-nous, Esdras ? où conduis-tu mes pas?
Laisse-moi ! — Tous tes soins ne me sauveront pas !

Mon sang coule à longs flots ! — Mes yeux s'appesantissent,
Et mes genoux sans force à chaque pas fléchissent !

ESDRAS *s'efforçant de le conduire plus loin.*

Rappelez, ô mon fils ! un reste de chaleur !
Ne tombez pas vivant dans les mains du vainqueur !
Encore quelques pas !

JONATHAS *essayant en vain de marcher.*

Ma force m'abandonne !
Sous la main du trépas mon cœur serré frissonne !
C'en est fait ! je succombe !

ESDRAS *désespéré.*

O mortelle douleur !

Il tombe ! et je n'ai pu prévenir son malheur !
A mon maître expirant donner des soins utiles,
Ni d'un fardeau si cher charger mes bras débiles !
Ah ! malheureux vieillard ! loin de le secourir,
Hélas ! à ses côtés tu ne peux que mourir !

JONATHAS *avec effort.*

Écoute, cher Esdras, ma dernière prière :
Si cette nuit fatale... épargne au moins mon père,
Raconte-lui ma mort ; dis-lui que Jonathas
N'est pas tombé sans gloire en ses premiers combats.
Dis-lui que pour David j'implore sa clémence,
Que le Seigneur sur moi venge son innocence,
Que je meurs sans me plaindre, et qu'en le bénissant,
Pour son peuple et pour lui j'ai versé tout mon sang !

ESDRAS *baigné de larmes.*

Quoi ! je verrais mourir celui que j'ai vu naître !
Ai-je donc tant vécu pour survivre à mon maître ?
O douleur ! — Mais le ciel peut prolonger vos jours :
Si l'aurore vers nous ramenait du secours ?
Si quelque fugitif, aidant mon bras débile,
Vous portait avec moi vers un plus sûr asile ?
J'écoute. — Mais partout un silence de mort !...

JONATHAS.

Va ! je n'attends plus rien des hommes ni du sort ;
Si seulement, ah Dieu ! si je pouvais encore
Étancher d'un peu d'eau la soif qui me dévore !

ESDRAS *parcourant la scène.*

Hélas! j'en cherche en vain. Dans ces arides lieux,
Nulle fontaine, ô ciel! ne réjouit mes yeux;
D'aucune source au loin je n'entends le murmure;
Pas une goutte d'eau sur la pâle verdure!

JONATHAS.

Eh bien! tiens, prends mon casque, et là, dans le vallon
Descends et remplis-le des ondes du Cédron.

ESDRAS *prenant le casque et s'éloignant.*

Faut-il le laisser seul! O tardive vieillesse!
O Dieu, rends à mes pas la force et la vitesse.

SCENE V.

JONATHAS *seul.*

Dérobez-moi, Seigneur, aux yeux des Philistins!
Ne laissez pas tomber mes restes dans leurs mains!
Ne livrez pas mes os à la terre étrangère;
Laissez au moins ma cendre à mon malheureux père!
Mon père! Ah! qu'ai-je dit? Dans ce moment, hélas!
Il tombe! il meurt peut-être en nommant Jonathas?
Où donc était David?... Micol! sœur adorée!
Combien tu pleureras ma mort prématurée!...
Le Seigneur l'a voulu! béni soit le Seigneur!...
Esdras!... Il ne vient pas... Une molle langueur
Efface par degrés ma mémoire et mes peines;
Un calme inattendu se répand dans mes veines;

Mes yeux appesantis succombent au sommeil!...
Esdras viendra trop tard... Seigneur!... sois mon réveil!...

(*Il s'endort, étendu au pied d'un arbre.*)

SCENE VI.

JONATHAS *endormi;* SAÜL *fugitif arrivant lentement sur la scène sans voir son fils.*

SAUL.

Où fuir?... où retrouver dans ces ombres funestes
De mes guerriers détruits les déplorables restes?
Sous le fer ennemi sont-ils donc tombés tous?
Et moi, qui les bravais, seul j'échappe à leurs coups!...

(*Il cherche à reconnaître le lieu où il se trouve.*)

Où suis-je?... c'est le camp! voici ces mêmes tentes,

Muettes maintenant, naguère si bruyantes!...
Peuple qu'entre mes mains le ciel avait remis,
C'est donc là ce retour que je t'avais promis?
Qu'un moment a changé ton héros et ton maître!
D'une heure à l'autre, ô ciel! qui peut le reconnaître?
Où sont tous tes enfans, dont les cris belliqueux
Réjouissaient mon camp? — Je te reviens sans eux!
Seul je vis! — et le ciel, constant à me poursuivre,
M'arrache le triomphe et me condamne à vivre!
Et je vivrais! — O honte! et je viendrais m'offrir
A la pitié d'un peuple ardent à m'avilir?
A l'orgueilleux dédain des fils du sanctuaire?
Lâches, qu'enhardirait l'excès de ma misère,
Et qui sur mes malheurs mesurant leur affront,
D'un reste de bandeau dépouilleraient mon front!
Non, non; plutôt cent fois de ma main forcenée,
Moi-même, en roi du moins, faire ma destinée,
Et puisque Dieu l'emporte, et qu'il est le plus fort,

Chercher contre sa haine un abri dans la mort!

(*Il tire son épée.*)

Frappons! — Mais Jonathas peut-être vit encore?
Faut-il l'abandonner au rival qui l'abhorre?
Comment ce faible enfant, de traîtres entouré,
Sortirait-il du piége à ses pas préparé?
Que recueillera-t-il de mon triste héritage?
Un trône s'écroulant, la honte et l'esclavage!
Non, non; bravons pour lui les derniers coups du sort!
Vivons, puisqu'il le faut pour prévenir sa mort!
Malgré le ciel encor conservons l'espérance!
Aux destins, jusqu'au bout, opposons ma constance,
Et s'il me faut tomber, eh bien! tombant en roi,
Que toute ma maison s'engloutisse avec moi!

(*Saül cherche une issue et s'approche du sycomore au pied duquel son fils est étendu et endormi.*)

—Mais où porter mes pas?— où le chercher?—L'aurore

Sur ces sommets sanglans ne brille point encore!
Qui sait si ses rayons ne me montreront pas
Parmi des morts...? Grand Dieu! sauve au moins Jonathas!

JONATHAS *à ce mot se réveillant, à demi-voix.*

Où suis-je? — Quelle voix m'a nommé?

SAUL *étonné.*

Qui soupire?
Parle! qui que tu sois, que fais-tu là?
(*Il s'approche précipitamment de l'arbre.*)

JONATHAS.

J'expire!

SAUL.

Quels accens!...

JONATHAS.

C'est Saül!...

SAUL, *éperdu.*

Est-il vrai? Jonathas!

JONATHAS.

C'est moi!

SAUL *se précipitant sur son fils.*

Je te retrouve!

JONATHAS.

Et je meurs dans vos bras!
Mais avant de fermer mes yeux à la lumière,
Que le ciel soit loué, j'ai pu bénir mon père!

SAUL.

Que vois-je! ô malheureux, il nage dans son sang!
C'est donc ainsi, grand Dieu! que ta main me le rend!
Quel monstre l'a frappé? N'est-il plus d'espérance?
Faut-il mourir aussi?

JONATHAS.

Vivez pour ma vengeance !
Vivez; n'espérez pas de conserver mes jours ;
L'instant où je vous parle en achève le cours !
Accordez-moi du moins une dernière grâce ;
Que d'un fils expirant David prenne la place !
Dieu le chérit, et Dieu rejette votre fils;
Respectons ses décrets ! je meurs et les bénis !

SAUL.

Quoi ! ce nom détesté dans ta bouche est encore ?
Dieu le chérit !... Eh bien ! c'est pourquoi je l'abhorre !
C'est pour lui que de Dieu les décrets inhumains
Ont brisé cette nuit mon sceptre dans mes mains !
C'est pour lui que tu meurs, c'est pour lui que je tombe,

C'est lui qui doit fonder son trône sur ta tombe !
Et tu veux...! Ah ! plutôt dans son sein abhorré
Que ne puis-je plonger ce fer désespéré,
L'en retirer fumant pour l'y plonger encore,
Voir couler dans le tien tout ce sang que j'abhorre ;
Et lorsque sous mes coups son sang aurait coulé,
Me frapper à mon tour et mourir consolé !

(*Un moment de silence.*)

— Mais je ne verrai pas son supplice ! — Le lâche
Laisse tout faire au ciel ; il triomphe et se cache !
Il craint ce bras débile ! il attend pour venir
Qu'un traître de ma perte aille le prévenir !
Qu'il vienne, il en est temps, saisir cette couronne
Qui tombe de mon front et que son Dieu lui donne !
Qu'il vienne rechercher parmi ces flots de sang
Ce sceptre abandonné, ce trône qui l'attend !
Le voici ! — Viens régner sur ces champs de carnage ;
Viens recueillir de moi cet horrible héritage ;

Prends ma place, perfide ! et sur ces tristes bords
Règne sur des déserts, des débris et des morts !

JONATHAS.

Malheureux père ! au nom de mon heure suprême,
Épargnez-moi ! — Vivez et rentrez en vous-même ;
N'irritez pas un Dieu si sévère pour nous,
Et par le repentir désarmez son courroux !

SAUL.

Et que me peut ton Dieu ? que me fait sa colère?
A son courroux enfin que reste-t-il à faire ?
Près du corps déchiré de mon fils expirant
Il m'entraîne, il me voit, il doit être content!
— Va ! tant que j'espérai de conserver ta vie,
J'ai craint ce Dieu, mon fils ; tu meurs, je le défie !

Sa cruauté ne peut accroître mon tourment !
Je tombe sous ses coups, mais en le blasphémant!

JONATHAS.

O ciel ! à nos malheurs n'ajoutez pas ce crime !
— Contentez-vous, ô Dieu ! d'une seule victime;
Que mon sang vous apaise, et que mon père...!

SAUL *furieux.*

Non !
Non ! je ne veux de toi ni bienfait ni pardon !
Dieu cruel ! Dieu de sang ! je te brave et t'outrage !
Tout ton pouvoir ne peut avilir mon courage !
Tu l'emporte, il est vrai; mais lorsque tu m'abats,
Je me relève encor pour insulter ton bras !
Je ne me repens pas des crimes de ma vie ;

C'est toi qui les commis et qui les justifie !
C'est toi qui, de mes jours constant persécuteur,
As semé sous mes pas les piéges du malheur !
Et si l'excès des maux a produit l'injustice,
Tu fus de mes forfaits la cause et le complice !
— Tu les punis pourtant ! — Tu les punis en moi !
Mais je les vois ailleurs récompensés par toi !
Ce qui fut crime en l'un chez un autre est justice !
La vertu n'est qu'un nom ! ta loi n'est qu'un caprice !
Et ton pouvoir cruel n'a formé les humains
Que pour persécuter l'ouvrage de tes mains !
Eh bien ! par mon supplice exerce ta puissance !
Assouvis tes regards, jouis de ma souffrance !
Jouis ! mais hâte-toi de l'épuiser sur moi ;
Le néant où je cours va m'arracher à toi !

JONATHAS, *d'une voix éteinte.*

O blasphème! — Épargnez, Dieu clément...! O mon père!
Que cet égarement rend ma mort plus amère!
— Ne vous souvenez pas, Seigneur de ces discours!
Seigneur, votre justice a compté tous nos jours!
Nos destins sont écrits dans vos lois éternelles,
Nos mérites pesés dans vos mains immortelles!
L'homme, œuvre de ces mains, pourra-t-il murmurer?
Osera-t-il juger ce qu'il doit adorer?
Ah! si la nuit des sens ici nous presse encore,
La mort ouvre nos yeux à l'éternelle aurore!
Je la sens! ô Saül! quelle immense clarté!
Mon père! jour divin! céleste vérité!
Que ces rayons sacrés consolent ma paupière!...
Que le Seigneur m'est doux à mon heure dernière!...
Mon âme dans son sein s'exhale sans effort!

Mon père!... adieu... Seigneur, recevez...

(*Il meurt.*)

SAUL, *contemplant le corps de son fils.*

Il est mort!...

Il est mort!... la voilà, cette longue espérance,
Ces destins éternels promis à ma puissance,
Oracles imposteurs! à mon peuple, à mon fils,
A toute ma grandeur, malheureux, je survis!...
Comme un astre tombant qui brille et qui s'efface,
J'ai vu briller et fuir tout l'espoir de ma race!
Et moi!... vieilli, défait, et pleurant sur des morts,
Vaincu, je reste seul!... seul avec mes remords!...
Mourons donc! Venez tous jouir de mon supplice.
Vous, ombres, qu'immola ma sanglante injustice!
Dans le sang de mon fils voyez couler mon sang!
Mais je ne vous vois pas à ce dernier instant,

Mânes persécuteurs, auteurs de ma misère !

Quoi ! vous m'abandonnez à mon heure dernière ?

Quoi ! vous ne venez pas vous disputer mon corps ?

Quoi donc ! connaîtrait-on la pitié chez les morts ?

Eh bien ! ma propre main vous apaise et vous venge !

Recevez tout mon sang ! enivrez-vous !...

(*Il entend les pas de guerriers, les cris des vainqueurs.*)

Qu'entends-je ?

Mon nom !... Vous me cherchez ? barbares ennemis !

Vous me trouverez là, sur le corps de mon fils !

Qui n'est tombé que mort n'est pas tombé sans gloire !

Les voici ! Hâtons-nous, frappons, mourons !

(*Il se perce de son épée sur le corps de Jonathas.*)

SCENE VII.

DAVID *arrivant ; des guerriers poussent un cri en se précipitant sur la scène.*

Victoire !

❀

HARMONIE DOUZIÈME.

A l'Esprit Saint.

CANTIQUE.

A l'Esprit Saint.

Tu ne dors pas, souffle de vie,
Puisque l'univers vit toujours !
Ta sainte haleine vivifie
Les premiers et les derniers jours !

C'est toi qui répondis au Verbe qui te nomme !
Quand le chaos muet tressaillit comme un homme
Que d'une voix puissante on éveille en sursaut;
C'est toi qui t'agitas dans l'inerte matière,
Répétas dans les cieux la parole première,
Et comme un bleu tapis déroulas la lumière
Sous les pas du Très-Haut !

Tu fis aimer, tu fis comprendre
Ce que la parole avait dit;
Tu fis monter, tu fis descendre
Le Verbe qui se répandit;
Tu condensas les airs, tu balanças les nues,
Tu sondas des soleils les routes inconnues,
Tu fis tourner le ciel sur l'immortel essieu;
Tel qu'un guide avancé dans une voie obscure,
Tu donnas forme et vie à toute créature,

Et, pour tracer sa route à l'aveugle nature,
Tu marchas devant Dieu!

Mais tu ne gardas pas sans cesse
Les mêmes formes à ses yeux!
Tu les pris toutes, ô Sagesse,
Afin de glorifier mieux!
Tantôt brise et rayons, tantôt foudre et tempêtes,
Son terrible ou plaintif des harpes des prophètes,
Colonne qu'Israel voit marcher devant soi,
Parabole touchante ou sanglant sacrifice,
Sueur des oliviers la veille du supplice,
Grâce et vertu coulant de ce divin calice,
C'est toi! c'est toujours toi!

Le genre humain n'est qu'un seul être

Formé de générations,
Comme un seul homme on le voit naître,
Ton souffle est dans ses passions!
Jeune, son âme immense, orageuse et profonde,
Déborde à flots d'écume et ravage le monde,
Tu sèmes ses flocons de climats en climats;
Ton accent belliqueux a l'éclat du tonnerre,
Ton pas retentissant secoue au loin la terre,
Et le dieu qui te lance est le dieu de la guerre
Servi par le trépas!

Tu revêts la forme sanglante
D'un héros, d'un peuple, d'un roi!
Tu foules la terre tremblante
Qui passe et se taît devant toi!
Mais quand le sang glacé dans ses veines s'arrête,
Le genre humain, qui sent que son heure s'apprête,

S'élève de la vie à l'immortalité ;
Tu marches devant lui, sous l'ombre d'une idée!
D'un immense désir la terre est possédée,
Et dans les flots d'erreurs dont elle est inondée,
Cherche une vérité!

Alors tu descends! tu respires
Dans ces sages, flambeaux mortels,
Dans ces mélodieuses lyres
Qui soupirent près des autels!
La pensée est ton feu! la parole est ton glaive!
L'esprit humain flottant s'abaisse et se relève,
Comme au roulis des mers le mât des matelots!
Mais tu choisis surtout les bardes dans la foule,
Dans leurs chants immortels l'inspiration coule,
Cette onde harmonieuse est le fleuve qui roule
Le plus d'or dans ses flots!

Où sont-ils, âme surhumaine,
Ces instrumens de tes desseins ?
Où sont-ils dès que ton haleine
A cessé d'embraser leurs seins ?
Ils meurent les premiers !... Foyer qui se consume,
Flots qui rongent la rive et fondent en écume,
Arbres brisés du vent sous qui l'herbe a ployé !
En néant avant nous ils viennent se résoudre,
Tu jettes leur orgueil et leur nom dans la poudre,
Et ton doigt les éteint, comme il éteint la foudre
Quand elle a foudroyé !

Il se fait un vaste silence !
L'esprit dans ses ombres se perd,
Le doute étouffe l'espérance

Et croit que le ciel est désert !
Puis tel qu'un chêne obscur, long-temps avant l'orage
Dont frémit tout-à-coup l'immobile feuillage,
Et dont l'oiseau s'enfuit sans entendre aucun son ;
Le monde où nul éclair ne te précède encore
D'un inquiet ennui se trouble et se dévore,
Et comme à son insu, de l'esprit qu'il ignore
Sent le divin frisson !

Et le ciel se couvre; et la terre
Croit qu'un astre s'est approché,
Et nul ne comprend ce mystère,
Car ton maître est un Dieu caché !
Mais moi je te comprends, car je baisse la tête !
J'entends venir de loin la céleste tempête,
Et d'un effroi stupide impassible témoin,
Quand de l'antique jour les clartés s'affaiblissent,

Que des lois et des mœurs les colonnes fléchissent,
Que la terre se trouble et que les cieux pâlissent,
Je dis : Il n'est pas loin !

Les voilà ces heures divines !
Les voilà ! mes yeux ouvrez-vous !
La poussière de nos ruines
S'élève entre le jour et nous !

De quel vent soufflera l'esprit que l'homme appelle ?
L'âme avec plus de soif jamais l'attendit-elle ?
Jamais passé sur nous croula-t-il plus entier ?
Jamais l'homme vit-il à l'horizon des âges
Gronder sur l'avenir de plus sombres orages ?
Et te prépara-t-il entre plus de nuages
Un plus divin sentier ?

Fends la nue, et suscite un homme!
Un homme palpitant de toi!
Que son front rayonnant le nomme
Aux regards qui cherchent ta foi!
D'un autre Sinaï fais flamboyer la cime,
Retrempe au feu du ciel la parole sublime,
Ce glaive de l'esprit émoussé par le temps!
De ce glaive vivant arme une main mortelle,
Parais, descends, travaille, agite, et renouvelle,
Et ranime de l'œil, et du vent de ton aile
Tes derniers combattans!

Que la mer des erreurs s'amasse!
Qu'elle soulève son limon
Pour engloutir l'heureuse race
De ceux qui marchent en ton nom!
Sur la mer en courroux que ta droite s'étende!

Que ton souffle nous creuse une route, et suspende
Ces flots qui sous nos pas s'ouvrent comme un tombeau!
Que le gouffre trompé sur lui-même s'écroule !
Que l'écume des temps dans ses abîmes roule,
Et que le genre humain la traverse et s'écoule,
Vers un désert nouveau !

Je le vois ! mon regard devance
Le pas des siècles plus heureux !
La colonne de l'espérance
Marche et m'éclaire de ses feux!
Tu souffleras plus pur sur des plages nouvelles!
Ton aigle pour toujours n'a pas plié ses ailes,
La nature à son Dieu garde encor de l'encens,
Il est encor des pleurs sous de saintes paupières,
Du ciel dans les soupirs, dans les cœurs des prières,
Et sur ces harpes d'or qui chantent les dernières

Quelques divins accens!

Oh! puissé-je, souffle suprême,
Instrument de promission,
Sous ton ombre frémir moi-même,
Comme une harpe de Sion!
Pussé-je, écho mourant des paroles de vie,
De l'hymne universel être une voix choisie,
Et quand j'aurai chanté mon cantique au Seigneur,
Plein de l'esprit divin qui fait aimer et croire,
Ne laisser ici-bas pour trace et pour mémoire,
Qu'une voix dans le temple, un son qui dise Gloire
Au souffle créateur!

FIN.

Table du Tome second.

*

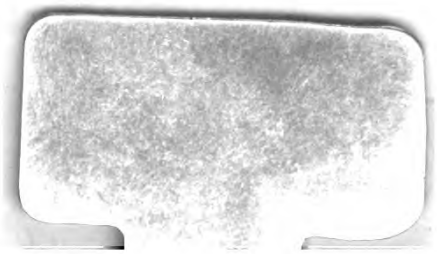
Livre troisième.

HARMONIE PREMIÈRE. Encore un hymne. 7
HARMONIE DEUXIÈME. Milly, ou la terre natale. . . 13
HARMONIE TROISIÈME. Le cri de l'âme. 39
HARMONIE QUATRIÈME. Le retour. Au comte Xavier de Maistre, auteur du *Lépreux*. 45
HARMONIE CINQUIÈME. Hymne au Christ. A M. Manzoni. 57
HARMONIE SIXIÈME. Épître à M. de Sainte-Beuve, en réponse à des vers adressés par lui à l'Auteur; ou Conversation. . . . . .
HARMONIE SEPTIÈME. Le tombeau d'une mère. . . 99
HARMONIE HUITIÈME. Le génie dans l'obscurité. A M. Reboul, à Nîmes. 107
HARMONIE NEUVIÈME. Pourquoi mon âme est-elle triste? 115
HARMONIE DIXIÈME. La retraite. Réponse à M. Victor Hugo. 135
HARMONIE ONZIÈME. Cantate pour les enfans d'une maison de charité. 147

Livre quatrième.

HARMONIE PREMIÈRE. Hymne de la mort. 169
HARMONIE DEUXIÈME. Invocation pour les Grecs. . 185
HARMONIE TROISIÈME. La voix humaine. A madame de B***. 193
HARMONIE QUATRIÈME. Pour le premier jour de l'année. Hymne. 203
HARMONIE CINQUIÈME. La tristesse. 215
HARMONIE SIXIÈME. Au rossignol. 221
HARMONIE SEPTIÈME. Hymne de l'ange de la terre après la destruction du globe [1]. 231
HARMONIE HUITIÈME. Le solitaire. Hymne. . . . 241
HARMONIE NEUVIÈME. Cantique. Éternité de la nature, brièveté de l'homme. 249
HARMONIE DIXIÈME. Le premier regret. Élégie. . . 259
HARMONIE ONZIÈME. Novissima verba, ou mon âme est triste jusqu'à la mort. 273
FRAGMENT D'UNE TRAGÉDIE BIBLIQUE. La mort de Jonathas. 317
HARMONIE DOUZIÈME. A l'Esprit saint. Cantique. . 341

[1] Sujet de la vignette du titre de ce volume.

FIN DE LA TABLE.

70716642